CAMPAGNES
PHILOSOPHIQUES.

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES,

OU

MEMOIRES DE M. DE MONTCAL,

Aide-de-Camp de M. le Maréchal de Schomberg, contenans l'Histoire de la Guerre d'Irlande.

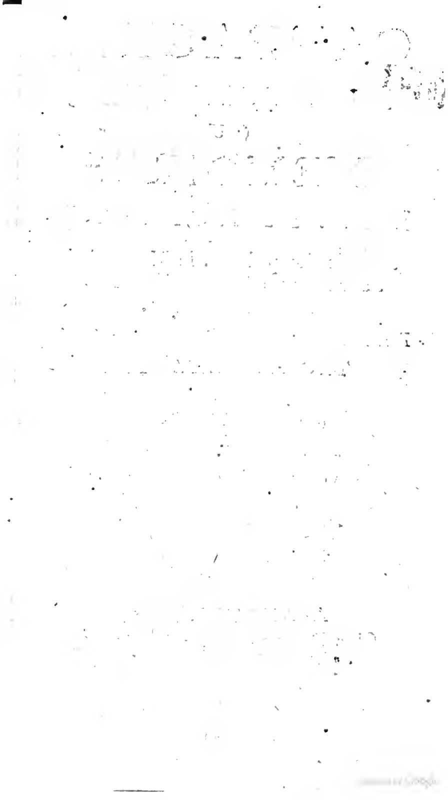
Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TROISIE'ME PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez DESBORDES, près la Bourse.

M. DCC. XLI.



CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES, OU HISTOIRE DE M. DE MONTCAL, Aide-de-Camp du Maréchal de SCHOMBERG, tirée de ses propres Mémoires.

Contenant la Guerre d'Irlande.

TROISIE'ME PARTIE.

MADAME de Montcal attendoit mon retour avec une impatience mêlée de crainte. Elle n'étoit pas rassurée sur les fureurs de Mademoiselle Fidert, & quelque inclination qu'elle eût à la servir, il lui manquoit des preuves de son retour à la vertu & à la raison, sans lesquelles il lui paroissoit toujours certain que je ne pouvois la voir sans danger. Elle avoit consenti néanmoins à ma visite, mais elle m'avoit prescrit elle-mê-

me les précautions que j'avois à garder ; & le ſouvenir de ma bleſſure faiſoit encore une ſi vive impreſſion ſur elle, qu'elle m'auroit arrêté par ſes inſtances & par ſes larmes, ſi je ne m'étois engagé à lui obéir. Mais lorſqu'elle eût appris avec quelle modération Mademoiſelle Fidert m'avoit entendu, elle brûla d'exécuter tout ce qu'elle m'avoit propoſé en ſa faveur. J'avois déja loué ſon deſſein, & je le confirmai encore par mon approbation. C'étoit de lui faire reprendre les habits de ſon ſexe, & de l'attirer près d'elle pendant la Campagne d'Irlande, dans l'eſpérance qu'avec tant de jeuneſſe & de charmes elle ne paroîtroit pas long-tems ſans inſpirer à quelqu'un le déſir de l'épouſer. Il n'étoit pas fort à craindre qu'elle fût reconnue dans la confuſion de Londres ; & pour ne rien négliger, ma réſolution étoit d'emmener en Irlande avant le changement ceux d'entre mes domeſtiques qui avoient connu ſon ſexe, ou qui en avoient eu quelque ſoupçon. En ſuppoſant que l'occaſion ſe préſentât de l'établir, nous avions formé le deſſein de lui faire une dot conſidérable, avec des conditions & ſous des prétextes qui ne la fiſſent point rougir de nous avoir

obligation. Enfin le cœur de Madame de Montcal, qui ne respiroit que la bonté & la vertu, vouloit se faire une étude du bonheur d'une femme dont notre mariage avoit causé le désespoir.

Nous réglâmes que jusqu'à mon départ, je chercherois moins à l'adoucir par mes visites que par mes bienfaits. La difficulté n'étoit qu'à les lui faire gouter. Une femme que Madame de Montcal avoit à son service, nous parut aussi propre par son adresse autant que par sa fidélité à nouer insensiblement cette espéce de commerce. Mademoiselle Fidert n'avoit point d'autre domestique de son sexe qu'une femme déguisée comme elle, & la seule, avec le valet qu'elle tenoit de moi, qui connût la vérité de sa situation. Je chargeai celle que nous pensions à lui donner, de se présenter de ma part, & de commencer par lui faire entendre, que je ne l'employois que pour former entre nous le lien d'une solide amitié. Quoique pendant mon absence, & depuis mon retour. j'eusse pourvû abondamment aux fraix de son entretien, je remis une somme considérable à cette femme, afin qu'elle fût toujours en état de la prévenir dans ses moindres désirs. Elle la reçut d'abord avec quel-

ques marques de défiance. Mais ſoit que le plaiſir de ſe rapprocher de nous l'emportât ſur le fond d'amertume & de reſſentiment qu'elle conſervoit toujours, ſoit que l'adreſſe de notre confidente triomphât de tous les obſtacles, elle accepta ſes ſervices. Ainſi nous fumes fidellement informés de ſa conduite & de ſes ſentimens. Elle étoit conſtamment enſevelie dans la même ſolitude, entourée d'une multitude de Livres qu'elle n'ouvroit point, & livrée par conſequent à ſes méditations perpétuelles. Les regrets qu'elle laiſſoit échapper librement devant les domeſtiques à qui elle avoit donné ſa confiance, ne faiſoient pas connoître de quelle ſorte de mouvemens elle étoit agitée ; c'étoient des plaintes vagues de ſon ſort, & des inſtances au Ciel pour hâter la fin de ſa vie. Mais lorſqu'elle eût commencé à ſe familiariſer avec la femme de chambre que nous lui avions envoyée, elle l'interrogea ſans affectation ſur le rapport qu'elle avoit eu avec nous. Elle entra dans les moindres détails ſur la conduite que je tenois avec Madame de Montcal, & ſur la nature des ſentimens que j'avois pour elle. Sa plus vive curioſité étoit d'approfondir ſi c'étoit l'intérêt ou l'amour

qui m'avoit engagé dans le mariage ; & ſans expliquer ce qu'elle en vouloit conclure, elle paroiſſoit peſer toutes les réponſes qu'elle recevoit. Aux aſſurances que notre confidente lui donnoit de notre amitié, & du zéle qui nous faiſoit penſer à lui devenir utiles, elle ne manquoit pas de répondre avec chaleur qu'elle nous déteſtoit, & qu'elle ne vouloit ni de nos ſervices ni de nos bienfaits. Cependant après s'être livrée à cet emportement, elle revenoit à ſe plaindre de ma dureté, qui alloit juſqu'à me la faire fuir, & peut-être à me faire regarder ſa vûe comme un tourment. Quelquefois elle prioit la femme de chambre de m'avertir qu'elle avoit quelque choſe de preſſant à me communiquer ; & lorſqu'elle la voyoit prête à partir, elle lui ordonnoit de demeurer. Elle ne ſe laiſſa jamais tenter par la vûe de mille curioſités qui flatent ordinairement le goût des femmes, & que nous avions l'attention de lui envoyer, Madame de Montcal & moi, avec un ordre ſecret à notre confidente de prendre pour elle au moindre ſigne de ſon inclination, tout ce qui paroîtroit lui plaire. Elle refuſoit même de les voir ; & traitant d'importunités tout ce qui étoit capable de

la diſtraire, elle ne ſouhaitoit que d'être ſeule & comme abandonnée à elle-même.

M. le Maréchal étant parti, & le Roi ſe diſpoſant à faire lui-même la Campagne, je me trouvai bientôt dans l'obligation de les ſuivre. Quelque déſir que j'euſſe de faire mes adieux à Mademoiſelle Fidert, je me déterminai à quitter Londres ſans la voir, par la ſeule crainte de renouveller ſes peines, en lui offrant un objet odieux. J'étois ſi perſuadé qu'il n'y avoit que la néceſſité de ſa ſituation qui la forçât de recevoir mes bienfaits, que je ne recommendai rien avec tant d'inſtances à Madame de Montcal, que de lui épargner dans ſes ſervices la honte qu'on reſſent à dépendre de la généroſité d'autrui. Perſonne n'étoit plus capable que ma femme d'entrer dans ce ſentiment ; & ſi elle avoit approuvé le deſſein que j'avois pris de partir ſans voir Mademoiſelle Fidert, c'eſt qu'elle le trouvoit favorable à celui qu'elle avoit de l'attirer auſſitôt près d'elle. A peine eus-je quitté Londres, avec tous mes anciens domeſtiques, que lui faiſant faire des excuſes de la précipitation de mon départ, elle la rejetta ſur les ordres preſſans de la Cour, qui ne m'avoient pas laiſſé le tems d'ar-

ranger mes propres affaires ; & se flatant, lui fit-elle dire, qu'elle n'auroit point dans mon absence de meilleure amie, ni de compagne plus familiere, elle lui demandoit la liberté de l'interrompre quelquefois dans sa solitude. Au milieu de ses sombres méditations Mademoiselle Fidert avoit été touchée de la constance de nos soins. Elle avoit même distingué ce qui pouvoit passer pour un devoir dans les miens, après le commerce que j'avois eu avec elle, & ce qu'elle ne pouvoit attribuer dans ceux de Madame de Montcal qu'à l'excellence de son caractére. Mon absence servit encore à la lui faire regarder sous une idée moins odieuse que celle d'une rivale qui l'avoit supplantée, & leur sort sembloit devenir égal, lorsque l'une étoit sans mari comme l'autre sans amant. Enfin, après avoir laissé passer quelques jours sans répondre aux politesses & à l'invitation de ma femme, elle prit le parti de lui écrire qu'elle étoit sensible à ses bontés, & qu'elle n'avoit point d'éloignement pour la voir ; mais que dans le déguisement où elle étoit, la bienséance lui permettoit si peu de paroître au milieu d'une grande Ville, qu'elle étoit résolue

de ſe tenir enſevelie dans ſa ſolitude. Madame de Montcal n'attendoit que cette réponſe. Elle ſe hâta de lui rendre une viſite, dans laquelle tout ce qu'une femme élevée à la Cour de France peut employer de careſſes & d'inſinuations pour gagner un cœur, fut heureuſement mis en uſage. Le plan de faire reprendre les habits de ſon ſexe à Mademoiſelle Fidert ne trouva point d'oppoſition dans ſon eſprit. Au contraire elle ne put apprendre qu'il avoit été formé avec ma participation, ſans ſe rendre enfin à cette preuve de ma bonne foi, & trouvant de la douceur à penſer qu'elle alloit vivre habituellement dans ma famille, elle conſentit à régler ſa conduite par les conſeils de Madame de Montcal. Le changement de ſes habits ne fut pas différé. Après quelques juſtes précautions, elle ſe rendit chez nous comme ſi elle n'eût fait qu'arriver d'Irlande, & ſous la qualité de fille d'un Officier François, née en Irlande depuis la révocation de l'Edit de Nantes.

Cette heureuſe fin de tant de peines & de fâcheuſes avantures porta la joie de Madame de Montcal juſqu'à me dépêcher un Courrier pour m'en apprendre la nouvelle. J'avois déja joint M. de Schom-

berg à Oxmanton, où il avoit marqué le quartier d'aſſemblée. Les Troupes commençoient à s'y rendre de toutes les Garniſons, & ſur le bruit de quelques mouvemens des François, nous nous diſpoſions à nous approcher d'eux avant l'arrivée du ſecours qu'ils attendoient. J'étois avec M. le Maréchal, lorſqu'on vint m'annoncer le Courrier de ma femme. Il me pria de le faire appeller dans ſa préſence, & par une indiſcrétion que toute la familiarité avec laquelle il me permettoit de vivre avec lui ne put me faire ſupporter ſans chagrin, il prit des mains du Courrier les lettres qu'il m'apportoit, pour en conſidérer l'adreſſe. Je m'y ſerois oppoſé avec beaucoup moins de ménagement, ſi j'euſſe pu m'imaginer que l'une fût de Mademoiſelle Fidert. Il en reconnut le caractére, & me remettant celle de ma femme, Oh! pour cette fois, me dit-il, je violerai le droit des gens, ſans ſcrupule. De quelques affaires qu'on puiſſe vous entretenir dans la lettre que je retiens, elle eſt moins intéreſſante pour vous que pour moi. Je vous la remettrai, s'écria-t-il en me quittant, je promets de vous la remettre; mais ce ne ſera qu'après l'avoir lûe. Il s'enferma dans

un cabinet, tandis qu'incertain de qui cette lettre pouvoit être, & fort satisfait même qu'il m'eût rendu celle de Madame de Montcal, où je m'imaginois qu'étoient les seules affaires que j'eusse quelque intérêt à lui cacher, j'interrogeai le Courrier sur les circonstances qui pouvoient m'éclaircir. Je n'en reçus aucune lumiére. Il avoit reçu sa commission de Madame de Montcal, qui lui avoit remis les deux lettres; & n'étant même qu'un étranger, qu'elle s'étoit procuré pour ne se pas priver de ses domestiques, il ne put me faire aucun détail qui concernât ma maison.

Je trouvai dans la lettre de ma femme un recit fort étendu des moyens qu'elle avoit employés pour gagner l'amitié de Mademoiselle Fidert, & du bonheur qu'elle avoit eu d'y réussir. Elle se promettoit de tirer d'elle autant d'agrément qu'elle vouloit lui en faire trouver dans leur liaison, & l'essai qu'elle en avoit fait répondoit déja à toutes ses espérances. Il est étrange que cette lecture même ne m'ouvrît pas les yeux, & qu'après l'avoir finie, je ne fusse pas porté à deviner plus juste de qui me venoit la seconde lettre. Quoi! l'aurois-je crûe effectivement de Mademoiselle Fidert?

Je ne pouvois attendre d'elle une lettre de reproches & d'injures, lorſqu'elle s'étoit déterminée à vivre avec Madame de Montcal ; mais fiére comme je la connoiſſois, & ſi éloignée de m'avoir donné les moindres marques de reconciliation depuis mon mariage, quelle apparence d'en recevoir ſi-tôt des témoignages d'amitié ou des politeſſes? Enfin mes ſoupçons mêmes ne s'étoient point tournés de ce côté-là ; & lorſque M. le Maréchal ſortant d'un air enjoué me demanda en grace de lui rendre ſa parole, c'eſt-à-dire, de ne point exiger qu'il me reſtituât ma lettre, & de ſe contenter de l'Extrait qu'il m'en alloit faire, j'attendis encore la ſuite de ce diſcours comme l'explication d'un myſtére. On vous écrit, me dit-il, que juſqu'à votre retour, on eſt forcé de ſe rendre aux bontés de Madame de Montcal, & qu'oubliant enfin le mal & les outrages qu'on a reçûs de vous, on accepte un logement dans votre maiſon. Vous êtes trop heureux, reprit-il vivement ; mais comme je ne vous crois point dans le goût d'un double bonheur, je vous demande aujourd'hui avec plus d'inſtances que jamais de ne me pas nuire dans l'eſprit de Mademoiſelle Fidert ;

& sans vous quereller sur vos dissimulations, dont je ne veux pas pénétrer le mystére je vous déclare que je mets toute ma confiance dans votre amitié. Le voile se rompant ainsi malgré moi, je répondis avec quelques marques de confusion que je n'étois informé qu'au même moment, comme lui, d'une si étrange nouvelle, & qu'il ne pouvoit douter du zéle que j'aurois toujours à le servir. Cependant s'il ne trouva point dans ma réponse un air de sincérité capable de le persuader, il y avoit encore moins de disposition dans le fond de mon cœur à lui rendre désormais un service de cette nature. L'engagement du mariage, & l'exemple continuel que j'avois dans les vertus de mon épouse, m'avoient fait changer d'idée sur mille points de morale pour lesquels j'avois souvent manqué de respect dans ma jeunesse; & quand je n'aurois pas eu pour frein le projet de Madame de Montcal, je ne me sentois plus la même inclination pour quantité de plaisirs qui me sembloient encore moins excusables à l'âge de M. de Schomberg qu'au mien.

Ce que je trouvai de plus étrange dans ses nouvelles espérances, ce fut que le Roi étant arrivé au Camp peu de

jours après, il se hâta de lui apprendre que Mademoiselle Fidert étoit retrouvée, & qu'il se flatoit que les soupers de Croydon recommenceroient avec un nouveau goût l'hiver suivant. Ce Prince parut sensible à cette nouvelle. Mais tandis qu'ils me forçoient l'un & l'autre de leur raconter une partie de la vérité, & que loin de sentir diminuer leur estime pour la jeune Irlandoise, ils paroissoient charmés du tour romanesque qu'ils trouvoient dans toutes ses avantures, je faisois partir pour Londres le Courrier de Madame de Montcal, avec deux lettres, où j'apprenois à Mademoiselle Fidert, comme à elle, l'accident qui avoit trahi notre secret. Cette précaution devint bientôt d'autant plus nécessaire que M. le Maréchal se défiant un peu de mes promesses, dépêcha secretement à Londres un homme de confiance pour recommencer les soins & les instances de l'amour auprès de Mademoiselle Fidert. J'ignore quelle étoit particuliérement sa commission, mais je fus informé trois semaines après que ce Mercure avoit été trompé dans ses espérances par un changement que M. de Schomberg n'avoit pas prévû. Etant arrivé à Londres, il ne manqua point de se présen-

ter à Madame de Montcal, à qui il feignit d'autant plus naturellement que je l'avois chargé de rendre ce devoir, que s'il ne lui apportoit point de mes lettres, il lui donna pour raison qu'elle en avoit dû recevoir deux jours auparavant par son Courrier. M. le Maréchal, qui n'avoit pas manqué de l'en instruire, s'étoit imaginé avec moins de fondement, que Mademoiselle Fidert étoit chez moi dans son déguisément ordinaire, & sous le nom qu'elle avoit porté à Croydon. Son Messager ayant demandé de ma part à la saluer sous ce nom, c'en fut assez pour faire juger à ma femme qu'il étoit venu avec d'autres ordres que les miens; & ma lettre lui avoit appris ce qu'elle avoit à redouter de M. de Schomberg. Sa réponse fut, qu'elle n'avoit personne chez elle qui portât ce nom. La crainte de se trahir, empêcha le Messager de M. le Maréchal de la presser. Il garda ensuite les mêmes ménagemens, en demandant Mademoiselle Fidert aux domestiques. M. de Schomberg lui avoit recommandé de ne pas exposer le secret du déguisement par des questions imprudentes. Enfin, ne trouvant rien qui ressemblât à ce qu'on lui avoit représenté, & n'ayant pas même apperçû chez moi

d'autres hommes que les domestiques ; il écrivit à M. le Maréchal qu'il s'étoit trompé dans l'opinion qu'il avoit de la demeure de Mademoiselle Fidert, & que dans quelque lieu qu'elle fût, il ne paroissoit point qu'elle eût la moindre liaison avec Madame de Montcal.

Cette lettre donna lieu entre M. de Schomberg & moi à des explications qui ne me causerent pas moins d'étonnement qu'à lui. Il s'imagina d'abord que l'envie de le traverser m'avoit déja fait éloigner Mademoiselle Fidert de ma maison ; & voulant mettre ma bonne foi à l'épreuve, il me demanda simplement si elle s'accommodoit bien de la société de mon épouse. N'ayant plus rien à lui déguiser, je l'assurai que Madame de Montcal se louoit extrêmement d'une compagne si aimable. Il est donc vrai, reprit-il, qu'elle demeure chez vous ? Oui, répondis-je, sans balancer. Ah ! Montcal, interrompit-il brusquement, je ne mérite point que vous vous fassiez une étude de me tromper. Ce jeu a duré trop long-tems ; & si vous aviez pour moi la moindre partie de l'attachement dont je me suis flaté, vous choisiriez du moins, pour vous faire un amusement de ma peine, quelque occa-

ſion à laquelle je fûſſe moins ſenſible.

Je lui marquai d'un ton auſſi ſérieux que le ſien toute la ſurpriſe que je reſſentois de ce langage. Et renouvellant l'aveu que je lui avois déja fait de mes premiéres diſſimulations, je lui proteſtai que depuis ce tems-là je n'avois rien à me reprocher. Ses plaintes recommencerent encore, avec tant d'obſcurités, & même de contradictions pour moi, que l'ayant conjuré enfin de me faire connoître des crimes dont je m'étois rendu coupable apparemment par quelque imprudence, je l'engageai à me raconter ce qu'il avoit entrepris pour ſatisfaire ſa paſſion. Il me fit lire la lettre de ſon Agent. Elle étoit ſi formelle, & la réponſe de Madame de Montcal autant que les recherches & les informations dont il s'étoit occupé pendant quinze jours, ſembloient des preuves ſi infaillibles, que ne pouvant attribuer ce malentendu qu'aux précautions dont ma femme avoit uſé pour cacher ſon amie, je retombai dans un autre embarras par la crainte de m'être trop ouvert, & de ne pouvoir plus diſtinguer les bornes où je devois m'arrêter. Le parti que je pris fut de me fixer à ce qu'il y avoit de plus clair pour moi-même dans cet incident.

Je proteſtai à M. de Schomberg que n'ayant point eu d'autres lumieres que celles qu'il s'étoit procurées comme moi en ouvrant la lettre de Mademoiſelle Fidert, il ne me reſtoit point d'éclairciſſement à lui donner, ni d'autre réponſe à faire à ſes plaintes. Mais ce n'étoit pas détruire le ſoupçon qu'il avoit des nouvelles meſures, que j'avois pu prendre depuis ce tems-là, pour écarter l'objet de ſon amour, & mon embarras n'ayant fait qu'augmenter ſes défiances, il ſe crut autoriſé à me cacher déſormais toutes ſes vûes, comme il m'accuſoit de lui déguiſer les miennes.

Cependant nôtre Armée groſſiſſant tous les jours par la jonction des Troupes les plus voiſines, le Roi qui étoit réſolu de faire la Campagne avec nous, ſans ôter à M. de Schomberg le commandement général, nous fit avancer vers Atherton, où il craignoit que l'ennemi ne reprît le poſte qui l'avoit mis ſi heureuſement à couvert l'année précédente. Tous leurs retranchemens s'étoient ſi bien conſervés pendant l'hiver, qu'avec un peu de diligence pour s'y renfermer, ils nous auroient jéttés dans les mêmes difficultés qui avoient rompu les meſures de M. le Maréchal; ſans

compter un autre avantage de ce poste ; qui étoit de leur assurer constamment une communication libre avec la mer. Mais le nombre de leurs Troupes étoit tellement diminué par diverses maladies, que dans l'attente où ils étoient d'un secours considérable, ils ne paroissoient pas disposés à s'éloigner sitôt de leurs quartiers. M. de Schomberg qui ne pensoit point à tirer avantage de la situation d'un Camp, fit détruire tous les retranchemens d'Atherton ; & se plaçant au contraire dans une plaine fort ouverte, entre l'ennemi & ce poste, il parut s'occuper des moyens de l'accabler, lorsqu'il commenceroit à tenir la Campagne.

Le Roi étoit demeuré à Oxmanton, avec quelques Régimens de Cavalerie qu'il n'avoit conservés que pour sa garde. Nous n'en étions qu'à douze milles, & le chemin étant libre de son Camp au nôtre, M. le Maréchal avoit aussi peu d'inquiétude pour lui que pour nous-mêmes. Cependant dès le troisiéme jour après notre séparation, divers Courriers arrivant à toutes brides, nous apprirent que la Personne du Roi avoit été dans le dernier danger, par la trahison de deux François, qui avoient entrepris de l'enlever ou de le tuer la

nuit d'auparavant. L'ordre que ce Prince envoyoit particuliérement à M. le Maréchal étoit, de faire partir un détachement de Dragons pour couper le passage à un parti d'environ cent hommes, qui avoient eu la hardiesse d'attenter à la vie de Sa Majesté sous la conduite des deux François, & qui avoient pris vers Instingine pour regagner apparemment le bord de la mer. Les deux Chefs ayant été arrêtés, on espéroit de pénétrer mieux le fond de ce complot; mais le Roi faisoit marquer à Monsieur de Schomberg une vive passion de se saisir, ou de mettre en piéces tout ce qui s'étoit échappé d'un parti si audacieux. Le Régiment de Bansteck fut commandé aussitôt pour cette Expédition, & tout le ressentiment qui restoit contre moi à M. le Maréchal, ne l'empêcha point de me députer au Roi, avec diverses propositions pour la sûreté de ce Prince. Dans l'incertitude des dispositions du peuple, sur-tout au milieu d'une Province, où les Emissaires du Roi Jacques n'avoient rien épargné pour remuer les esprits en sa faveur, M. de Schomberg conseilloit au Roi de se séparer le moins qu'il pourroit du Corps de l'Armée; & ce conseil étoit d'autant

plus défintéreffé, que la préfence du Maître fembloit devoir néceffairement diminuer la confidération & l'autorité du Général. Auffi prétendoit-on que le Roi, qui avoit autant d'eftime que d'amitié pour M. de Schomberg, n'étoit demeuré après nous que pour lui laiffer toute la liberté de fuivre fes propres vûes. Une autre précaution que j'avois ordre d'infpirer fecretement à Sa Majefté regardoit un Régiment de Cavalerie Irlandoife, pour lequel ce Prince affectoit une confiance fpéciale, dans la vûe de fe concilier la Nation. Le fentiment de M. le Maréchal étoit que dans des circonftances où les reffources les plus sûres étoient celles de la force, il ne falloit point s'arrêter à des voyes douteufes. Tout lui paroiffoit fufpect en Irlande. Il vouloit que la Garde du Roi ne fût compofée que d'Anglois & de François Proteftans, & qu'il ne fe laiffât point approcher par d'autres Troupes.

Le Roi parut recevoir avec plaifir ce que le zéle de M. le Maréchal lui adreffoit par ma bouche; mais en me marquant fa fatisfaction, il ne s'ouvrit point à moi fur le parti auquel il vouloit s'arrêter. Cependant quand la fuite de cette

ſanglante Campagne n'auroit pas juſtifié les conſeils que je lui apportois, les lumieres préſentes que j'eus le bonheur de lui procurer devoient lui faire ſentir qu'il n'en avoit point de meilleur à ſuivre dans les périls continuels où il étoit venu s'expoſer. Après m'avoir raconté par quel bonheur il étoit échappé à l'entrepriſe qu'on avoit formée contre lui, & que le mur de ſa chambre ayant été percé, il s'étoit heureuſement réveillé au bruit d'une brique que les deux François avoient fait tomber, en paſſant par la bréche, il me propoſa de les voir dans la priſon où ils étoient renfermés, pour découvrir qui ils étoient, & quel étoit le fond de leurs motifs, en attendant qu'on leur arrachât cette confeſſion par d'autres voyes. J'acceptai volontiers cette commiſſion. Mais quoiqu'ils ſe fuſſent déclarés François, dès la premiére interrogation, & qu'ils parlâſſent fort bien notre Langue, je ne fus pas long-tems avec eux ſans reconnoître qu'ils étoient Irlandois. Ils s'obſtinerent néanmoins à le déſavouer. Mais outre la teinture étrangére, qui ne pouvoit tromper facilement l'oreille d'un François, je les forçai enfin de me confeſſer leur patrie, en leur proteſtant qu'

la ſeule infamie de charger ma nation de leur crime, m'alloit faire ſolliciter leur ſupplice ; au lieu que j'aurois pu m'intéreſſer pour leur grace, & faire paſſer leur entrepriſe pour une action réglée, ſur-tout s'ils étoient anciennement dans le parti du Roi Jacques, parce que la réſolution du Roi Guillaume étoit de ne traiter en rébelles que ceux qui avoient pris les armes contre lui depuis la deſcente des François en Irlande. Ce langage les fit repentir de leur impoſture. Ils ſe nommoient, l'un *Roſſ*, & l'autre *Harryſitz*. Celui ci, qui me parut le plus adroit & le plus déterminé, me raconta qu'ayant ſuivi Jacques Stuart dès le premier jour de ſa fuite, il n'en étoit pas beaucoup plus avancé pour ſa fortune. On n'étoit pas libéral à la Cour de Saint Germain. L'année précédente, qui étoit 1689, il avoit formé avec Roſſ une Compagnie de cent hommes, les plus braves, me dit il, d'entre tous les Irlandois qui s'étoient réfugiés en France & dans les pays-bas. Mais quoiqu'ils fuſſent nés preſque tous au-deſſus de la condition de ſoldats, il n'avoit pu obtenir pour eux une autre paye que celle du commun de l'Infanterie, & bientôt même on leur avoit propoſé de

ſes incorporer dans les Régimens de la Nation qu'on avoit formés nouvellement en France. Cette loi leur avoit paru ſi dure que, lorſqu'il avoit été queſtion de l'embarquement, ils avoient mieux aimé paſſer la mer à leurs propres frais, & venir ſervir leur Maître en Irlande, ſans autre vûe que le devoir & l'honneur. Ainſi n'étant point aſſujettis à la diſcipline commune, ils ne formoient proprement qu'un parti, avec la dépendance générale qu'ils conſervoient néanmoins pour M. de Berwick & les principaux Officiers de l'Armée Françoiſe. C'étoit Harryfitz qui avoit entrepris l'année précédente d'enlever l'Artillerie de M. de Schomberg, ou du moins qui avoit ſervi de guide à Mylord Douglas. C'étoit lui & ſes Compagnons qui l'avoient enclouée. Ils avoient contribué plus que tout l'argent de France à ſoutenir le courage & l'eſpoir dans le cœur des Jacobites d'Irlande; & ſans le bonheur que le Roi Guillaume avoit eu de ſe réveiller, il ſeroit tombé infailliblement dans leurs mains la nuit précédente.

En effet leurs meſures avoient été priſes avec tant d'adreſſe & de ſuccès, que le Roi ne leur étoit échappé que

par une faveur extraordinaire de la fortune. Les intelligences qu'ils avoient dans Oxmanton leur en ayant facilité l'accès pendant la nuit, ils avoient laiſſé leurs gens à quelque diſtance du Bourg, & ſuivis de quatre ſeulement des plus réſolus, ils s'étoient introduits dans une maiſon qui touchoit, non à celle où le Roi étoit logé, mais à la quatriéme d'après, ſur la même ligne. Ils avoient percé les murs de maiſon en maiſon, juſqu'à celui qui touchoit à la chambre du Roi. Des précautions priſes de ſi loin n'ayant pu cauſer d'allarme à perſonne, ils avoient eu la même facilité à percer le mur du Roi, & les deux Chefs s'étoient déja introduits dans ſa chambre. Leur eſpérance étoit de l'enlever dans ſon lit, de le forcer au ſilence par la crainte de la mort, & de le conduire par tous les trous qui leur avoient ſervi de paſſage juſqu'à la derniére des quatre maiſons, où ils avoient poſté une voiture prête à le recevoir. Le reſte de l'expédition paroiſſoit ſans difficulté, & le Roi ſe ſeroit trouvé peut-être au milieu des Troupes Françoiſes avant que les ſiennes ſe fuſſent apperçûes de ſon enlévement. Mais la chûte d'une brique qui réveilla heureuſement ce Prince, lui

lui donna le tems d'appeller à ſon ſecours ; & les quatre ſoldats qui éclairoient à la bouche, ne voyant plus de sûreté qu'à fuir avec les habitans des quatre maiſons, Roſſ & Harryfitz n'eurent ni le tems de s'approcher du Roi, qui avoit gagné auſſi-tôt un cabinet, ni aſſez de préſence d'eſprit pour retrouver dans l'obſcurité le trou par lequel ils s'étoient introduits. Il falloit que leurs préparatifs euſſent été bien infaillibles, puiſqu'en s'appercevant auſſi-tôt de leur route, il fut impoſſible d'arrêter aucun de leurs complices, ni même un ſeul des habitans de chaque maiſon, dont on avoit eu ſoin à la vérité de faire partir les femmes & les enfans à l'entrée de la nuit. Il n'avoit pas été difficile, en faiſant marcher le matin à la découverte, de s'aſſurer qu'on avoit vu dans le voiſinage du Bourg une embuſcade de cent Cavaliers ; mais on n'avoit encore rien appris des deux Chefs qui s'étoient obſtinés au ſilence, & qui avoient cru rendre ſeulement leur entrepriſe moins odieuſe, en ſe déclarant François.

Une confeſſion ſi ſincére m'auroit diſpoſé effectivement à les favoriſer dans le rapport que j'en devois faire au Roi,

ſi je n'euſſe déja remarqué que tous les Anglois étoient déchaînés contr'eux, & que je ne pouvois par conſéquent m'intéreſſer en leur faveur, ſans m'expoſer moi même à de fâcheux ſoupçons. Mon intérêt demandoit au contraire que je me fiſſe honneur de ma découverte, & je devois ſur-tout révéler au Roi que de quelque œil qu'il pût regarder l'attentat qu'on avoit formé contre ſa Perſonne, ce n'étoit pas ſur les François qu'il devoit tourner ſon reſſentiment. Le tempérament que je pris entre ces extrémités, fut de lui apprendre que ſes deux ennemis étoient Irlandois, mais attachés de tout tems au Roi Jacques; & par le recit que je fis de leurs vûes, je donnai plutôt une haute idée de leur courage dans une entrepriſe où ils ne s'attendoient à rien moins qu'à faire le Roi Priſonnier au travers de mille périls, que je ne les fis ſoupçonner du lâche deſſein de l'aſſaſſiner dans ſon lit. Et j'étois perſuadé en effet que loin d'en vouloir à ſa vie, ils auroient mis leur gloire à le conduire au Camp du Duc de Berwick. Cependant ils n'en furent pas moins jugés avec toute la rigueur des loix contre la haute trahiſon, & M. de Schomberg fut d'avis lui-même

qu'ils ne pouvoient être ſauvés du ſupplice. Sa déciſion lui couta cher avant la fin de cette malheureuſe Campagne. Le jour marqué pour l'exécution, Harryfitz s'échappa avec une merveilleuſe adreſſe du cachot où il étoit renfermé, & Roſſ paya ſeul pour l'un & l'autre.

Notre Armée étoit déja de quarante mille hommes, & quoique le ſecours attendu des François fût enfin arrivé ſous le commandement du Comte de Lauzun, n'étant que de huit mille hommes, il releva peu le courage des Jacobites. Tous leurs efforts & leurs prétendues intelligences n'avoient pu raſſembler depuis le commencement de la Guerre qu'environ trente mille Irlandois, dont le tiers avoit péri au ſiége de Londondery, ou par les maladies qu'ils avoient eſſuyées à la fin de l'hyver. Les premiers ſecours de France, qui n'avoient pas été plus nombreux que le dernier, étoient auſſi fort diminués par les mêmes accidens; de ſorte que le Comte de Lauzun, qui prit le commandement ſous les ordres du Roi Jacques, n'avoit pas trente mille hommes ſous les ſiens; tandis qu'avec une ſupériorité déja réelle, nous avions l'eſpérance de la voir augmenter de jour en jour par la jonction

des zélés Proteſtants, qui nous arrivoient de toutes les parties du Royaume. Le Brigadier Worſley fut détaché par M. le Maréchal, avec ſept cens hommes d'Infanterie, & trois cens chevaux pour obſerver les premiéres marches de l'ennemi. Il rencontra leur avant-garde, qui trompée par le bruit qui s'étoit répandu, que nous nous étions renfermés dans le Camp d'Atherton, s'avançoit ſans précaution vers Bilingargy, autre poſte, dont la ſituation pouvoit être pour eux d'un extrême avantage. Worſley, qui pénétra leur deſſein, conçut qu'il devoit tout riſquer pour le prévenir. L'inégalité du nombre pouvoit être réparée par la ruſe. Il s'embuſqua ſi avantageuſement qu'ayant ſurpris l'ennemi dans le déſordre d'une marche libre & negligente, il le mit en fuite, après lui avoir tué plus de ſix cens hommes. Il s'empara auſſitôt du Château de Bilingargy, place importante par la bonté du pays qu'elle commandoit, & d'où nous pouvions tirer continuellement nos vivres. De ſon côté M. le Maréchal ſurprit Charlemont, où les Jacobites avoient un magazin d'armes, & d'où ils pouvoient s'ouvrir à tous momens la route de Dublin. Le

Roi, accompagné du Prince de Danemark, rejoignit enfin le corps de l'Armée. Mais apprenant aussi-tôt que l'ennemi s'étoit avancé à Kanan, où il étoit encore important de ne pas lui laisser le tems de se fortifier, il prit la résolution de l'attaquer dans ce poste. Nous n'en étions qu'à treize mille, & le reste du jour paroissoit suffire avec une partie de la nuit suivante pour nous trouver le lendemain à la vûe de l'Armée Jacobite. Mais le hazard m'avoit fait remarquer, en exécutant quelques ordres de M. le Maréchal, une gorge si étroite sur la route, qu'il me parut impossible que notre marche pût se faire avec cette facilité & cette diligence. Il étoit si dangereux néanmoins que l'ennemi pût être averti de notre dessein avant que nous fussions au de-là du défilé, que je me hâtai de faire cette objection au Roi. Elle lui auroit fait changer de projet, si le Brigadier Worsley ne lui eût proposé un autre moyen de l'exécuter. C'étoit de lui confier dix mille hommes de nos meilleures Troupes, qu'il crut suffisans pour battre un corps d'Armée sans discipline, & presque sans armes, sur-tout, lorsque pouvant s'avancer avec toute la promptitude qu'on s'é-

toit d'abord proposée, il les surprendroit dès la pointe du jour, au moment qu'ils seroient sans défiance. Quelque hardiesse qu'il y eût dans cette proposition, l'idée qu'on avoit de la conduite & du courage de Worsley la fit accepter. Le Roi Jacques étoit en personne à Kanan, mais il n'avoit avec lui que ses Irlandois; & le Comte de Lauzun, qui avoit senti de quelle importance il étoit de reprendre Charlemont, s'étoit détaché avec ses François pour observer cette place. Ceux qui ont voulu diminuer la gloire de Worsley, ont prétendu qu'il étoit informé de cette division de l'ennemi, & qu'il n'avoit garanti le succès de son entreprise que sur des lumiéres dont il s'étoit réservé la connoissance. Quelque idée qu'on en prenne, rien n'eût si honorable pour cet Officier que la confiance avec laquelle on le crut capable d'exécuter à la tête de dix mille hommes, ce que le Roi n'avoit eu dessein d'entreprendre qu'avec toute son Armée.

M. de Schomberg à qui j'ai déja remarqué que ses chagrins amoureux ne faisoient perdre aucune occasion de travailler à mon avancement, vanta beaucoup au Roi l'expérience que j'avois

dans la Cavalerie ; & le faiſant ſouvenir qu'il s'étoit bien trouvé de m'avoir employé , il l'engagea à me charger du commandement des trois mille chevaux que Worsley avoit demandés pour ſon expédition. Nous partîmes ſur le champ, après avoir eu la précaution de nous faire précéder par quelques Coureurs. L'utilité que nous en tirâmes, fut d'être avertis avant la nuit que le Duc de Berwick marchoit vers Kanan avec un corps de deux mille hommes , qu'il nous auroit été facile de tailler en piéces avant qu'il pût joindre le Roi Jacques. Mais quoiqu'un renfort arrivé ſi heureuſement à l'ennemi augmentât le péril & les difficultés de notre entrepriſe, Worsley comprit que nous ne pouvions le charger ſans abandonner notre principal deſſein ; & réſolu de braver tous les événemens, il nous fit attendre au contraire à paſſer le défilé , que le Duc fût aſſez éloigné pour ne prendre aucun ſoupçon de notre approche. La nuit nous devint ſi favorable , par un clair de lune , qui dura juſqu'à trois heures , qu'étant arrivés preſqu'à la vûe de l'ennemi avant l'obſcurité, nous eûmes le tems de nous repoſer près d'eux juſqu'à la pointe du jour. Nous ne connoiſſions point aſſez

leur ſituation pour hazarder notre attaque dans les ténébres ; mais négligeant avec Worsley le repos que nous faiſions prendre à nos Troupes, nous fûmes à cheval tout le reſte de la nuit pour attendre les premiers rayons du jour, qui devoient ſervir à nous faire juger des circonſtances, & à régler nos réſolutions. Il nous fut aiſé de reconnoître que les ennemis n'étoient défendus que par un foible retranchement, dans lequel même le Duc de Berwick n'avoit pas eu le tems de ſe renfermer avec ſes deux mille hommes. Quoique le terrain parût fort uni, il avoit un penchant imperceptible, qui faiſoit qu'à une certaine diſtance de la ville ſous les murs de laquelle l'ennemi étoit campé, l'Horizon étoit borné tout d'un coup ; & c'étoit ſur cette eſpéce de ſommet que nous avions fait repoſer nos Troupes. Worsley me fit ranger ma Cavalerie ſur les deux aîles à l'extrémité où commençoit la deſcente ; & n'ayant pas donné beaucoup d'épaiſſeur à mes rangs, ils ſe préſentoient d'un côté & de l'autre avec l'apparence d'un corps formidable. Le jeune Lord Dungary qui s'étoit déja fait de la réputation dans la Cavalerie, étoit à l'aîle gauche, avec l'ordre qui nous

étoit commun de fondre chacun de notre côté ſur les deux mille hommes du Duc de Berwick, qui formoient comme la tête du Camp, tandis que notre Infantetie s'avançant vers le centre, ou les tailleroit en piéces, ou les forceroit de paſſer le retranchement avec une confuſion qui n'en porteroit pas moins dans l'Armée qu'ils avoient derriere eux. Il eſt certain qu'ils n'avoient encore aucun preſſentiment de notre approche, lorſque nous commençâmes à nous mettre en marche, & leur ſécurité devoit être extrême, puiſqu'ils avoient négligé d'avoir des gardes avancées. Mais le Duc de Berwick, qui avoit déja toute l'ardeur & toute l'intelligence d'un Grand Général, étoit venu de grand matin pour faire ouvrir un ſecond retranchement qui enfermât ſes Troupes. Quand le jour n'auroit pas été bien-tôt aſſez clair pour lui faire découvrir le péril qui le menaçoit, le bruit de nos Trompettes & de nos Tambours que nous affectâmes de faire entendre, lorſque nous nous crûmes à portée d'être apperçûs, ne lui auroit laiſſé aucun doute qu'il ne fût au moment d'une ſanglante attaque. Loin de ſe déconcerter il comprit en habile homme qu'il ne pou-

voit lâcher un pouce de terrain, ſans jetter le trouble derriére lui, & que le plus grand ſervice qu'il pût rendre aux Troupes du Roi ſon pere, étoit de ſoutenir notre premiere attaque, pour leur donner le tems de ſortir du ſommeil & de ſe mettre en état de défenſe. Il eut même tant d'activité & de préſence d'eſprit, que changeant l'ordre du travail qu'il avoit déja donné aux ſiennes, en préparation pour le combat, il ſe trouva prêt à nous recevoir d'aſſez bonne grace pour nous tromper dans une partie de nos eſpérances.

Cependant comme il étoit impoſſible qu'il ſoutînt long-tems nos efforts, ſes gens à qui il ne s'offroit point d'autre voye pour ſauver leur vie que de ſe précipiter de l'autre côté du retranchement, y cauſerent tout l'embarras que nous avions eſperé; ce qui n'empêcha point que Macarty, qui commandoit le Camp ſous les ordres du Roi, ne tirât tout le parti qu'il put de ſa ſituation pour ſe défendre, tandis que le Duc de Berwick, ſecondé de ſes plus braves Officiers, faiſoit encore des prodiges de valeur pour retarder notre impétuoſité. Mais ſon cheval ayant été tué ſous lui, à peine en eut-il repris un autre qu'il

fut bleſſé dangereuſement à la cuiſſe ; & n'ayant plus d'autre parti à prendre que de paſſer le retranchement, ſa retraite & la vûe de ſa bleſſure y cauſerent plus de déſordre que la fuite précipitée de ſes gens. Worſley me chargea de tenir ma Cavalerie en bon ordre ſur le bord du retranchement ; & ne penſant qu'à pénétrer dans le Camp, il y auroit porté infailliblement le carnage & l'horreur, ſi les mêmes Coureurs qui nous avoient avertis la veille de l'arrivée du Duc de Berwick, & qui avoient continué leurs obſervations pendant toute la nuit, n'étoient venus l'avertir encore que le Comte de Lauzun revenoit au Camp avec ſes huit mille François, & n'en étoit pas plus d'à deux milles. Il n'y avoit ni prudence ni valeur qui pût nous ſervir dans un danger ſi preſſant. Outre la différence que nous devions mettre entre des Troupes auſſi-bien diſciplinées que celles de France, & celles que nous étions déja sûrs de mettre en déroute, il y avoit ſi peu d'apparence que nous puſſions nous défendre, lorſque nous ſerions pris à dos par le Comte ; ou que nous diviſant, nous puſſions être aſſez forts pour lui faire tête, que Worſley tourna toute ſon attention à nous dé-

robber par une prompte retraite. Il frémissoit de rage. Soutenez-moi, me dit-il ; nous serons peut-être assez heureux pour passer le défilé d'Osdtock, avant que nos Ennemis se soient assez reconnus pour nous poursuivre. Son Infanterie, qui n'attendoit qu'un signe pour forcer le retranchement, fut étrangement surprise de l'ordre qu'elle reçut de tourner le dos au Camp. Worsley se garda bien de donner un air de précipitation à sa retraite. Mylord Dungary demeura ferme sur le bord du retranchement, tandis que je faisois vis-à-vis de lui la même contenance. Enfin nous étant repliés sur la queue de l'Infanterie, je commençai à croire que l'Ennemi fort satisfait de notre résolution nous laisseroit la liberté de nous éloigner tranquillement.

Mais le Duc de Berwick, qui avoit paru oublier sa blessure pour aider Macarty à mettre ses Troupes en bataille dans leur Camp, ne manqua point d'attention pour le mouvement qu'il vit faire aux nôtres. Sans pénétrer le dessein qui nous faisoit abandonner notre entreprise, il comprit que cette retraite précipitée n'étoit pas sans mistere, & qu'avec la supériorité qu'il avoit sur nous

par le nombre, il pouvoit nous faire payer cher l'affront qu'il venoit de recevoir. Je n'ai pas sçû s'il se donna le tems de faire panser sa blessure; mais paroissant à la tête de l'Armée, aussi-tôt qu'elle fut sortie du Camp, il nous pressa bien tôt si vivement, qu'à moins de nous abandonner ouvertement à la fuite, nous ne vîmes aucune apparence d'éviter le Combat. Il ne nous resta qu'à choisir, pour faire face, l'endroit qui pouvoit nous être le plus avantageux par sa situation. Cependant Worsley accourant à moi, me donna ordre d'ouvrir ma Cavalerie, suivant la même méthode dont nous étions convenus pour forcer le Duc de Berwick, & de nous avancer, Mylord Dungary & moi, sur les deux aîles au moment de l'attaque, pour prendre des deux côtés l'Ennemi en flancs, & le rompre à grands coups de sabre. Il demeura ferme lui-même à la tête de son Infanterie, tandis que les Jacobites s'avançoient en bon ordre. La premiere décharge se fit de part & d'autre avec trop de confusion pour causer beaucoup d'effet, & dans les vûes des deux Généraux la mêlée ne pouvoit être trop tôt engagée. Effectivement tandis que Worsley comptoit sur le mouvement de notre Cavalerie, le Duc de Berwick qui s'é-

toit défié de notre deſſein, & qui étoit aſſez ſupérieur en nombre pour faire l'emploi qu'il jugeoit à propos d'une partie de ſes Troupes, avoit rangé ſon arriere-garde ſous la forme des deux branches d'un Y Grec, avec ordre à chaque branche de ſe replier en cercle ſur les flancs de ſon Corps de Bataille, pour envelopper notre Cavalerie, lorſqu'elle en viendroit à l'exécution de notre projet. Je compris le ſien au premier mouvement que je vis faire à ſon arriere-garde; mais eſpérant d'avoir mis le Corps de Bataille en déſordre, avant qu'elle pût nous ſerrer d'aſſez proche pour nous incommoder beaucoup, mon ardeur ne fit que redoubler pour l'attaque. La premiere impétuoſité de mes Cavaliers fut terrible; & je m'appercevois déja du trouble de nos Ennemis, lorſqu'un coup de picque, que je ne vis point partir, me fit une ſi large bleſſure au bas ventre, qu'une partie de mes inteſtins s'écoulant ſur ma ſelle, je fus obligé de me ſervir de mon mouchoir pour les retenir. Le Colonel Ogle m'exhortant à me retirer; Mon malheur m'y force, lui dis-je, & faſſe le Ciel que le ſervice du Roi n'en ſouffre rien! Suppléez à mes fonctions, ajoutai-je, & ne ſongez qu'à pénétrer devant vous. Je le

quittai, en accusant mon sort : car joignant mon Valet de Chambre qui m'avoit toujours suivi de loin avec un cheval de main, je m'abandonnai à sa conduite pour le choix d'un lieu où il pût visiter ma blessure. La disposition du terrain nous ayant fait perdre de vûe en un moment le champ de Bataille, il me fit mettre pied à terre sur le bord d'un petit bois, où il fit entrer mes chevaux ; & nous étant mis à couvert sous le feuillage, il employa toute son adresse à me panser. J'étois mort sans doute, si le secours eût été plus lent, ou mon Valet moins habile. Etant Chirurgien, il se trouvoit chargé heureusement de tout ce qui appartient à sa profession. Quoique ma blessure ne m'eût pas beaucoup affoibli, & qu'elle ne fût pas mortelle en elle-même, je fus si surpris de sa largeur, & mes intestins que mon Valet commença par tirer à pleines mains sur un linge, me formerent un si étrange spectacle, que je ne pouvois me persuader qu'il me restât quelque prétention à la vie sans un miracle du Ciel. Cependant il m'assura que s'ils n'étoient pas plus endommagés qu'il ne croyoit d'abord s'en appercevoir, le danger étoit peu redoutable. Son principal cha-

grin étoit de manquer d'eau tiéde pour les laver. La providence y pourvut par l'abondance d'urine que mes chevaux rendirent ſucceſſivement, & que mon Valet reçut dans mon chapeau & dans le ſien. Il avoit un flacon de vin blanc, & quelques liqueurs fortes, qui furent d'un merveilleux uſage. Enfin mes forces diminuant peu à peu, je ne m'apperçus du reſte de ſes opérations que par la vive douleur que me cauſoient quelquefois ſes mains ou ſes inſtrumens. Il fut obligé de recoudre quelques boyaux, qui avoient été coupés ou percés. Il en coupa lui-même diverſes parties trop endommagées, & ſur le recit qu'il me fit enſuite d'une entrepriſe ſi difficile. Je conçûs qu'il ne m'avoit pas plus épargné qu'un cadavre. La connoiſſance & le ſentiment me manquerent pluſieurs fois; mais il s'en allarmoit ſi peu dans un auſſi bon tempérament que le mien, qu'il ſaiſiſſoit au contraire ces momens-là pour ſes opérations les plus douloureuſes.

Quoique nous ne fuſſions qu'au mois d'Avril, le ſoleil avoit aſſez de force pour empêcher que je ne fuſſe incommodé de la fraîcheur. Cependant comme il nous reſtoit une autre crainte, qui venoit de l'incertitude de la victoire,

& par conféquent une autre forte de danger, il y avoit peu d'apparence que nous puffions quitter notre retraite avant la nuit. Ma fituation même fembloit demander des fecours que je ne pouvois efpérer fi le fuccés du combat ne s'étoit pas déclaré pour nous. Mon Valet avoit employé plus de quatre heures à panfer ma bleffure. Le bruit des Armes que nous n'avions pas ceffé d'entendre pendant près de deux heures, avoit ceflé entiérement. Il falloit nous éclaircir de notre fort, & j'ordonnai enfin à mon Valet de fortir du bois à toutes fortes de rifques. Il ne fut pas abfent plus d'un quart d'heure, au bout du quel je l'entendis revenir, mais accompagné de plufieurs perfonnes dont l'approche me caufa de l'inquiétude.

J'étois couché fur l'herbe, & couvert du manteau de mon Valet & du mien, dont il m'avoit formé une efpéce de lit avec les felles & les harnois de mes chevaux. Ma foibleffe ne me permit point de lever la tête pour découvrir dequoi j'étois menacé; mais une voix que je crus reconnoître, m'adreffa d'abord quelques mots de confolation, & m'exhortant à n'attendre que des fervices d'un homme qui confervoit de la re-

connoiſſance pour les miens, elle ſe fit reconnoître enfin pour celle du partiſan Harryfitz. Mon Valet étoit tombé entre les mains de ſes gens, qui l'avoient mené à leur Chef. Il n'avoit pas fait difficulté de confeſſer qu'il m'appartenoit, & mon nom avoit rapppellé à la mémoire de Harryfitz l'intérêt que j'avois pris à ſon malheur dans les cachots d'Oxmanton. Je n'eus rien de ſi preſſant que de ſçavoir de lui l'événement du combat. Il m'apprit que notre Cavalerie ayant pris la fuite, lorſqu'elle s'étoit vûe ſérieuſement dans le danger d'être enveloppée, l'Infanterie avoit mal répondu à l'attente de Vorſley. Après une foible réſiſtance, elle avoit tourné le dos, ſans conſidérer que de tous les maux qu'elle avoit à craindre, le plus dangereux étoit de ſe défendre mal, & de ſe livrer par conſéquent dans ſa fuite à la fureur d'un ennemi ſans pitié. Auſſi futelle taillée en piéces; & de ſept mille hommes dont elle étoit compoſée, à peine en échappa-t-il deux mille, qui gagnerent les montagnes voiſines, où Worſley fut aſſez heureux pour les rejoindre.

Harryfitz m'ayant promis non-ſeulement de me laiſſer la liberté, mais de

me ſervir d'eſcorte juſqu'au lieu où je ſouhaitois de me faire tranſporter, j'acceptai ſes offres, & je le priai de me conduire à Grunlaſter, qui n'étoit éloigné que de trois milles du côté de Charlemont. J'y connoiſſois un Maître d'Hôtel de Monſieur le Maréchal, qui s'y tenoit pour faire conduire au Camp ſes proviſions de bouche. Ce lieu étoit ſans défenſe; mais de part & d'autre on s'arrêtoit peu à prendre des places inutiles, ou à faire des priſonniers. Nous y arrivâmes à la fin du jour, & les gens d'Harryfitz ne craignirent point de me tranſporter juſqu'à la maiſon du Maître d'Hôtel, où je les récompenſai libéralement. M. le Maréchal, à qui je dépêchai ſur le champ mon Valet de chambre, parut extrêmement ſenſible à mon infortune; mais après s'être fait expliquer les circonſtances & le danger de ma bleſſure, tout le chagrin qu'il reſſentoit de la défaite de nos Troupes ne l'empêcha point de s'occuper d'un autre intéret, dont on n'auroit pas ſoupçonné qu'il fût ſi rempli dans l'accablement de tant d'affaires ſérieuſes.

Après m'avoir renvoyé mon valet, avec des marques fort tendres de la part qu'il prenoit à ma ſituation, il fit appel-

ler un autre de mes gens, à qui il donna ordre de partir promptement pour Londres, & de porter à Madame de Montcal la nouvelle du danger où j'étois pour ma vie. Un mot de ſa main, dont il le chargea, pour témoignage de la vérité de ſa commiſſion, ne lui laiſſa aucun doute que ma femme ne ſe mît en chemin ſur le champ pour l'Irlande; & dans ſon abſence, il eſpéroit que le Mercure qu'il avoit envoyé à Londres, & dont il avoit réveillé le zéle par de nouveaux ordres depuis notre derniére explication, découvriroit enfin Mademoiſelle Fidert. Ce deſſein étoit d'autant plus adroit qu'il ne paroiſſoit ſuivre que le mouvement de l'amitié, & que dans le péril où j'étois effectivement, c'étoit rendre également ſervice à Madame de Montcal & à moi. Mais ſon attente fut trompée, & ce qu'il n'auroit oſé ſe promettre, elle le fut ſi heureuſement pour lui qu'il tira d'autres avantages de ſon erreur. Madame de Montcal mortellement allarmée de ſa lettre, ne manqua point de la communiquer à Mademoiſelle Fidert, & de lui déclarer la réſolution où elle étoit de partir pour Grunlaſter. L'embarras de ſe trouver ſeule à Londres, ſoutenu

de quelques mouvemens de reconnoiſſance, & peut-être d'un reſte de tendreſſe, fit naître à celle-ci la penſée d'accompagner ſon amie. A l'objection qu'elle pouvoit ſe faire à elle-même ſur les périls qu'elle avoit à redouter dans ſa patrie, elle trouvoit une réponſe non-ſeulement dans la protection du Roi, dont elle avoit les promeſſes de ce Prince pour caution, mais encore dans la diſtance de Grunlaſter juſqu'à ſa province. Son frere qui continuoit de ſervir à l'Armée, ne pouvoit lui cauſer beaucoup d'inquiétude. Enfin les précautions qu'elle vouloit prendre la raſſurant contre toutes ſortes de dangers, elle ſe diſpoſa à ſuivre Madame de Montcal dans ſon voyage. C'eſt à ce recit que je dois m'arrêter, plus qu'à la relation des mouvemens militaires, auſquels je ne pris aucune part pendant l'eſpace de deux mois.

Les deux Dames firent la route avec tant de diligence, qu'étant arrivées à Grunlaſter en moins de huit jours, elles me cauſerent autant de ſurpriſe par la promptitude de leur marche, que de joie par leur préſence. Dans le triſte état où j'étois encore, je tirai aſſez de force de la ſatisfaction de mon cœur

pour les combler de mes plus tendres careſſes, & je ne me laſſois point d'admirer que la vertu & l'amitié parûſſent enfin les réunir. Si l'hiſtoire de ma bleſſure, & le jugement qu'elles devoient porter de ma ſituation furent les objets les plus preſſans de leur curioſité, la mienne voulut être ſatisfaite ſur mille circonſtances que je n'avois appriſes qu'imparfaitement par leurs lettres. Je leur avois marqué mon dernier démêlé avec M. le Maréchal, & ce ne fut qu'en voyant Mademoiſelle Fidert ſous les habits de ſon ſexe que je compris l'erreur du Mercure qui n'avoit pu la découvrir. Mais tremblant auſſi-tôt pour les embarras où elle venoit s'expoſer, je lui fis appréhender preſqu'également & les pourſuites de ſon frere, & les perſécutions de M. de Schomberg. Elle avoit même ce déſavantage en Irlande, que les moindres ſoins de M. le Maréchal ne pouvant manquer d'attirer ſur elle les yeux du public, il lui ſeroit beaucoup plus difficile d'y demeurer long-tems inconnue. Rien n'étant capable de l'effrayer, je lui recommandai du moins d'éviter ſoigneuſement la vûe des Irlandois, & de ſe tenir renfermée chez moi avec Madame de Montcal.

Mes conſeils durent paſſer pour autant de prédictions; car dès le ſecond jour de ſon arrivée, l'Armée qui avoit fait une infinité de mouvemens depuis quinze jours, paſſant à deux mille de Grunlaſter pour s'avancer vers Dublin, un ſentiment de bonté & d'amitié fit rappeller à M. le Maréchal de Schomberg que j'étois encore languiſſant dans cette ville. Il ſe déroba pour quelques heures à ſa ſuite, & paroiſſant à ma porte, où il fut auſſi-tôt reconnu de mes domeſtiques, il exigea d'eux qu'on le conduiſit droit à ma chambre ſans leur avoir permis de m'avertir. Madame de Montcal & Mademoiſelle Fidert étoient près de moi dans une parure fort négligée. Un coup d'œil lui fit reconnoître ma femme; mais ce ne fut qu'après m'avoir parlé long-tems avec beaucoup de tendreſſe & de bonté, que ſe tournant vers Mademoiſelle Fidert, il crut démêler dans ſon viſage des traits qui ne lui étoient pas inconnus. J'aurois volontiers fait ſigne à cette jeune perſonne de ſe retirer, & j'étois ſurpris qu'elle n'eût pas pris cette précaution dès le premier moment. Mais ſoit qu'elle comptât trop ſur le changement de ſes habits, ſoit qu'elle crût connoître aſſez

M. de Schomberg, pour ne rien appréhender de ſon indiſcrétion, elle étoit demeurée modeſtement à l'écouter. Après différentes marques d'incertitude & d'embarras, il ne craignit plus enfin de s'y méprendre ; & ſe levant d'un air paſſionné, Il marqua plus de joie de la revoir, qu'il n'en auroit eû du gain d'une Bataille. J'obſervois quelle ſeroit la concluſion de ce tranſport ; mais il ne devoit pas finir ſi-tôt: M. le Maréchal oublia qu'il avoit promis à ſes Gens de n'être abſent qu'une heure ou deux. Tout le reſte du jour ſe paſſa dans le même oubli du tems & des affaires qui demandoient peut-être ſa préſence. Enfin nous quittant le ſoir, il nous promit de ſe dérober auſſi ſouvent qu'il lui ſeroit poſſible, pour venir ſe délaſſer, nous dit-il, avec ſes Amis ; & je n'ai pas douté que ce deſſein n'eût beaucoup de part à la réſolution qu'il prit de camper vers Belfaſt, qui n'étoit qu'à ſix milles de Greenlaſter. Le Roi Guillaume avoit été rappellé en Angleterre par les démêlés du Parlement.

Quoique j'euſſe été témoin, comme Madame de Montcal, de tous les empreſſemens, & des diſcours mêmes de M.

M. de Schomberg, il nous étoit échappé mille de ces tendres propositions que l'amour ſçait toujours couvrir d'un voile, & que Mademoiſelle Fidert eut la ſincérité de nous révéler. Ne s'imaginant plus qu'il eût rien à combattre dans ſon cœur, il l'avoit preſſée ouvertement de recommencer avec lui une liaiſon qui ne devoit finir que par la mort de l'un ou de l'autre; & lui laiſſant le choix, ou de l'éclat, ou du ſecret, il lui promettoit dans l'une ou l'autre ſuppoſition de tout rapporter à ſon bonheur. A l'égard de ce qu'elle avoit à craindre du reſſentiment de ſon frere, il ſe flattoit d'engager le Roi à paſſer ſur les difficultés qui l'avoient arrêté en Angleterre. En effet, dans des conjonctures où ce Prince pouvoit tirer avantage de ſa clémence, pour gagner l'eſprit & l'affection des Irlandois, il ſembloit aiſé de faire paſſer la grace de Mademoiſelle Fidert pour une faveur qu'il accorderoit à la Nation. Mais en conſentant à recevoir ce ſervice de M. le Maréchal, elle avoit éloigné toutes ſes propoſitions d'amour; & s'il avoit emporté quelque eſpérance, ce n'étoit que celle qu'il avoit toujours

tirée de l'ardeur de sa passion, & de la constance de ses soins.

A peine eut-il assis son Camp, que nous le vîmes revenir avec la même ardeur; & comme il connoissoit trop bien Madame de Montcal, pour ne pas craindre de l'offenser, en faisant servir notre Maison à ses parties d'amour, il m'en fit quelques mots d'excuse qu'il me pria de lui faire goûter. J'en pris occasion de lui déclarer que Mademoiselle Fidert me paroissoit peu disposée à recevoir ses soins, & que je commençois à me persuader par ses protestations, autant que par le témoignage que ma femme m'avoit rendu de ses sentimens, qu'elle étoit absolument revenue du penchant qu'elle avoit peut-être eû pour les intrigues d'amour. Je lui supposois cette foiblesse pour ne pas chocquer M. de Scomberg, par l'avantage que je me serois attribué sur lui, si je lui avois donné lieu de croire qu'elle m'eût accordé par estime & par goût ce qu'elle s'obstinoit à lui refuser. Mais dans le fond j'avois mille raisons de croire que ses inclinations ne la portoient point au désordre. Ses premieres erreurs avoient été leur source dans la chaleur de l'âge, & dans la foi-

bleſſe ordinaire de ſon ſexe. Le commerce où elle étoit entrée avec moi, n'en avoit pas eu de plus forte que les embarras de ſa ſituation; ou ſi la tendreſſe s'y étoit mêlée, avec toute l'ardeur que je n'ai pas fait difficulté de repréſenter, c'avoit été pour l'annoblir par des motifs plus relevés que l'intérêt. De-là venoient toutes les fureurs où elle s'étoit abandonnée, lorſque me voyant mal répondre à ſon amour, elle avoit regreté de m'avoir fait une compoſition trop aiſée de ſon honneur; & je dois confeſſer auſſi qu'avant l'heureuſe certitude de retrouver Madame de Montcal, j'avois renoncé trop légérement aux droits qu'une ſi aimable Maîtreſſe m'avoit donné volontairement ſur ſon cœur. Mais déſormais qu'elle devoit ſe croire aſſurée d'une vie douce & tranquille, dans la compagnie de ma Femme, & même dans la mienne, à laquelle un reſte de tendreſſe lui faiſoit encore attacher quelque douceur, je comprenois aiſément que l'âge & l'expérience commençant à meurir ſon caractére, elle étoit capable de ſe renfermer dans une vie ſage, que les exemples de Madame de Montcal l'aidoient encore à ſoutenir, & qui

la feroit triompher de toutes les féductions de M. le Maréchal.

Loin de fe rendre néanmoins à toutes mes raifons, il me pria d'être fans inquiétude fur le fuccès de fon amour, & de fouffrir feulement qu'il continuât de venir chez moi avec la familiarité de l'amitié. Je n'y mis point d'autres bornes, que le tems où Madame de Montcal commenceroit à s'en plaindre; & mon avis fut même de ne pas la prévenir par des prieres qui ne ferviroient qu'à lui faire ouvrir plutôt les yeux fur des bienféances auxquelles M. le Maréchal devoit fouhaiter qu'elle ne fît point d'attention. Mais il lui fut impoffible, comme je l'avois prévû, de revenir pour la troifiéme fois, fans faire naître des bruits qui furent peut-être augmentés par l'indifcrétion de mes Domeftiques. La curiofité rendit toute l'Armée attentive à fon intrigue, & ceux qui l'auroient foupçonné d'aimer ma Femme, ne pûrent conferver cette idée, lorfqu'ils eurent appris que nous avions près de nous une Femme encore plus jeune, & d'une beauté capable de tenter leur Général. Tous les Officiers qui pûrent fe dérober du Camp, vinrent fucceffivement à Greenlâfter; &

les regards curieux qu'on leur vit jetter sur ma Maison, ne me permirent pas de douter du sujet de leur voyage. J'en avertis Mademoiselle Fidert, qui redoubla ses précautions. Mais elle avoit déja été reconnue à sa fenêtre par le jeune Ecke, à qui son Pere avoit procuré depuis quelques semaines une Compagnie de Dragons; & qui toujours inquiet & audacieux, avoit été un des plus ardens à vouloir pénétrer les amours de M. le Maréchal. S'il n'avoit osé se faire voir chez moi, il n'avoit pas moins compté sur le souvenir des complaisances que Mademoiselle Fidert avoit été forcée de lui marquer à Croydon. Il étoit revenu plusieurs fois, dans l'espérance de s'attirer ses regards; & ne la voyant plus paroître, il prit enfin le parti de lui écrire. Sa hardiesse paroissoit augmentée par le changement de sa condition. Il ne craignoit plus d'être traité d'Ecolier, comme il m'étoit arrivé de lui en donner le nom, en le faisant enlever au Château de son Pere; & les premieres lignes de sa Lettre rappelloient à Mademoiselle Fidert les espérances dont elle lui avoit promis de se flatter à Croydon.

Je la crus plus obligée que jamais à

garder des ménagemens. Sans écrire à ce téméraire Amant, elle répondit par mon conseil à son Messager, qu'elle étoit sensible à ses politesses, mais qu'elle le prioit de les suspendre par des raisons qu'il ne pouvoit ignorer. Cette précaution me parut indispensable, quoique je ne crusse pas notre secret moins exposé dans la bouche d'un jeune Homme si léger. Je ne sçais à quoi la priere de sa Maîtresse auroit servi, s'il l'eût reçûe plutôt : mais il l'avoit déja trahie, sans le vouloir, par une démarche qui ne pouvoit être réparée. Le hazard lui ayant fait lier connoissance avec le frere de Mademoiselle Fidert, il avoit cru se faire un mérite, non-seulement de la connoître, mais de sçavoir qu'elle étoit en Irlande; & ne se défiant point sans doute qu'il parlât à son plus mortel Ennemi, il lui avoit fait l'aveu de tous les sentimens qu'il avoit pour elle. Fidert aussi adroit, que l'autre étoit imprudent, l'avoit engagé à cette ouverture, en feignant à chaque mot qu'il entendoit, de sçavoir l'arrivée de sa sœur, & le lieu de sa retraite. Il avoit même affecté de recommander au jeune Homme un silence dont il lui avoit fait sentir la

néceſſité; mais prenant auſſi-tôt ſes meſures du côté de la juſtice, il avoit mis les Archers de Londondery en mouvement pour faire arrêter ſa malheureuſe ſœur.

Nous étions tranquilles, ou ſans inquiétude preſſante; & notre ſeule agitation venoit d'un nouveau conſeil que je donnois à Mademoiſelle Fidert, & que ſon attachement pour Madame de Montcal & pour moi, lui faiſoit trouver de la peine à ſuivre. Je l'exhortois à reprendre un habit d'Homme, & à ſe ſéparer de nous pendant quelques jours, ſous la conduite de ce même Valet, dont elle avoit éprouvé ſi longtems la fidélité; ne dût-elle aller qu'à deux milles, pour faire perdre du moins ſes traces, en attendant qu'on vît quel fond l'on devoit faire ſur la conduite & la diſcrétion du jeune Ecke. Une Brigade d'Archers arrivée à ma porte, me fit preſſentir tout d'un coup ſon malheur. Je n'avois pas aſſez de monde pour eſpérer quelque choſe de la réſiſtance, & dans une Maiſon trop bien fermée, il y avoit encore moins de reſſource dans la fuite. Madame de Montcal, par une générofité qui ne vint à l'eſprit qu'à elle, ſortit auſſi-tôt

de ma chambre, & feignant la plus vive allarme à la vûe des Officiers de la Justice, qui étoient déja sur l'escalier, elle affecta si adroitement d'implorer le secours du Ciel dans son infortune, qu'ils la prirent d'abord pour celle qu'ils cherchoient. Son espérance étoit qu'en se laissant emmener à la place de son Amie, elle lui donneroit du moins le tems de se mettre à couvert. Mais un des Gardes se souvint que dans la désolation de Fidert, le portrait de sa sœur étoit celui d'une Blonde; & Madame de Montcal avoit les cheveux bruns. Cette preuve de leur erreur étoit si claire, qu'ayant continué de monter, ils entrerent dans ma chambre, où ils se saisirent à mes yeux de notre infortunée Compagne.

La douleur de l'outrage me toucha plus sensiblement, que la crainte du péril; car je ne pouvois douter que M. de Scomberg n'employât toute sa puissance pour lui rendre bien-tôt la liberté. Il me vint à l'esprit de le faire avertir. Un de mes Gens que je lui dépêchai aussi-tôt, me rapporta à son retour que cette nouvelle l'avoit fait pâlir; & ceux qui ont connu ce caractére ferme & intrépide, jugeront de sa

consternation par ce seul trait. J'appris aussi qu'il avoit fait partir sur le champ un Détachement de Dragons, qui n'avoient pas vrai-semblablement d'autre ordre que d'arracher sa proie à la Justice de Londondery. Mais cette commission fut exécutée avec tant de secret, que je ne pus sçavoir si elle avoit réussi. L'intérêt que j'y devois prendre, m'ayant fait renvoyer le même Courrier à M. le Maréchal, je n'obtins pas même de lui l'éclaircissement que je lui faisois demander. Il fit une réponse brusque & incertaine, qui me laissa douter long-tems de la situation de Mademoiselle Fidert.

Le jeune Ecke ne put ignorer ce qui s'étoit passé à Greenlaster; & la curiosité du Public ayant bien-tôt éclairci le fond de l'avanture, il apprit avec toute l'Armée, que c'étoit Fidert même qui avoit livré sa sœur à la Justice. Quoiqu'on parût fort partagé sur cette action, & que ce frere implacable eût autant de Partisans que de Censeurs. Ecke se crut offensé de l'abus qu'il avoit fait de sa confiance, ou plutôt l'amour furieux lui fit prendre ce prétexte pour venger sa Maîtresse. Emporté comme il étoit, il ne prit point d'autres mesures,

que de le faire appeller à quelque distance du Camp, le pistolet à la main. Fidert ne devint pas moins furieux, lorsqu'il sçut par quel motif on attaquoit sa vie. Il crut avoir tout à la fois sa sœur à punir, & son Pere à venger. Dans la chaleur qui les animoit, ils tirerent inutilement leurs quatre coups; mais se servant aussi-tôt de leurs épées, sans quitter leurs chevaux, le jeune Ecke quoique monté avec moins davantage, enfonça la sienne jusqu'aux gardes dans le sein de son Ennemi, & le précipita du même coup à quatre pas de son cheval. Cette action lui auroit fait honneur s'il ne l'eût souillée aussi-tôt par la derniere barbarie. Fidert n'étoit pas mort, & leurs Valets qu'ils avoient pris l'un & l'autre, s'empressoient pour le secourir; mais Ecke mettant pied à terre, & les écartant avec la même furie, se fit un plaisir cruel d'achever de plusieurs coups le misérable Fidert, qui n'avoit plus la force de lever le bras pour se défendre. Ensuite, craignant sans doute de reparoître au Camp, il prit le chemin de Greenlaster, où je fus surpris de le voir entrer chez moi, avec des marques encore sanglantes de l'action qu'il venoit d'exécuter.

Il avoit deux espérances : L'une de me voir applaudir à sa vengeance, & l'autre, qu'étant Ami de son Pere, & favorisé de M. le Maréchal, ma protection le mettroit promtement à couvert. Mais il auroit pû compter sans mon secours sur l'indulgence de M. de Schomberg, qui apprit au contraire avec joie que l'Ennemi de sa Maîtresse étoit hors d'état de lui nuire. Cependant la bienséance l'obligeant de dissimuler ses dispositions, il m'écrivit, sur les premieres sollicitations que je lui fis en faveur du jeune Ecke, qu'il devoit éviter de se faire voir, & lui laisser le tems de donner une couleur favorable à son action. Cette réponse fut d'autant plus agréable au jeune Homme, que le dispensant du devoir militaire, elle lui donnoit la liberté de former d'autres entreprises pour secourir Mademoiselle Fidert. Il n'étoit pas mieux informé que moi de ce qu'elle étoit devenue. Le secret de cet événement paroissoit renfermé entre les Officiers qui avoient commandé le détachement de Dragons, & l'on ne doutoit point que le cachant avec tant de soin, ils n'en eussent reçu des ordres bien pressans de M. le Maréchal. Les Dragons du détachement

avoient marché ſans ſçavoir leur commiſſion, & n'avoient rien compris à la conduite de leurs Officiers. Mais ſi quelqu'un devoit être étonné de ce myſtére, c'étoient Madame de Montcal & moi, qui n'avions pû tirer de réponſe poſitive de M. de Schomberg, quoique nous l'euſſions demandée pluſieurs fois avec les dernieres inſtances. Je m'étois d'abord imaginé que c'étoit le chagrin de n'avoir pû délivrer Mademoiſelle Fidert, qui lui faiſoit garder avec obſtination ce noir ſilence; cependant la tranquillité où je découvris qu'il étoit du côté de la Juſtice, me fit juger enfin qu'il avoit des raiſons de ne pas s'allarmer, dont il me faiſoit volontairement un myſtére; & cette conjecture diminua beaucoup mes propres craintes.

Non-ſeulement il avoit intetrompu les viſites qu'il me rendoit à Greenlaſter; mais ſur l'avis que le Duc de Tyrconnel avoit paru du côté de Bilingargi avec un Corps d'Infanterie conſidérable, il s'avança vers ce Château, qu'il étoit réſolu de conſerver à toutes ſortes de prix. Ecke étoit encore chez moi, d'où il avoit envoyé un de ſes Gens à Londondery, pour en rapporter des éclairciſſemens certains; mais

impatient de la lenteur de ſon Courrier, il partit enfin pour aller lui-même aux informations. J'étois ſi raſſuré pour Mademoiſelle Fidert, depuis l'explication que j'avois donnée à l'air de ſécurité & d'inaction de M. le Maréchal, que je paſſai les jours ſuivans avec peu d'inquiétude. Ecke revint le neuviéme jour. Je le vis plus abbattu qu'il ne l'avoit été dans la premiere viſite qu'il m'avoit rendue après ſon combat. Il ſe hâta de me raconter les découvertes qu'il devoit à ſa hardieſſe. Après avoir appris à Londondery qu'on n'y avoit vû paroître ni Mademoiſelle Fidert, ni les Archers qui l'avoient arrêtée, il étoit revenu ſur ſes pas, en prenant des informations ſur la route, juſqu'au lieu où les Archers avoient ceſſé de ſuivre le chemin de Greenlaſter à Londondery. Là ſes lumieres n'avoient pas beaucoup augmenté ; mais ayant appris néanmoins que les Archers, qui étoient au nombre de douze à la ſuite d'une Chaiſe fermée, avoient changé tout d'un coup de route, forcés, comme on ſe l'imaginoit, par une Troupe de Cavalerie, dont les Officiers s'étoient détachés pour leur déclarer leurs intentions, il avoit ſuivi ſi exactement leurs traces, que le ſoir du même jour il avoit

découvert qu'ils étoient à Bilingargi. Ce Château, qui étoit d'une force extraordinaire, avoit été pris par le Brigadier Worſley dès le commencement de la Campagne ; & M. de Schomberg l'avoit regardé comme une Place ſi importante, qu'après en avoir augmenté les fortifications, il y avoit mis deux Régimens de ſa meilleure Infanterie. L'ordre qu'il avoit donné aux Officiers du détachement, avoit été de conduire dans ce lieu Mademoiſelle Fidert. Son doute n'avoit point été s'ils pourroient l'enlever aux Archers, puiſqu'ils étoient en ſi petit nombre ; mais il avoit eu deux craintes: l'une qu'ils ne fuſſent déja trop avancés pour être rejoints facilement ; l'autre qu'en ſuppoſant le ſuccès qu'il déſiroit, le bruit de cet enlevement ne fît un éclat qu'il vouloit éviter. Les Officiers, qui brûloient de ſe rendre dignes de ſa confiance, l'avoient ſervi avec autant de conduite que de bonheur, non-ſeulement par leur diligence, mais encore par le ſoin qu'ils avoient eu de dérobber le fond de leur entrepriſe à leurs Dragons mêmes. Ils les avoient fait arrêter à quelque diſtance des Archers, & s'avançant au nombre de cinq ou ſix, ils n'avoient pas eu de peine à ſe ſaiſir d'une

douzaine de miférables, qui les voyoient foutenus de cent Dragons. Les ayant défarmés, ils avoient renvoyé leur Troupe au Camp, & fe rendant eux-mêmes les Gardes des Archers, ils les avoient conduits avec Mademoifelle Fidert jufqu'à la Fortereffe, où ils les avoient livrés au Gouverneur qui étoit un homme dévoué à M. le Maréchal. Ainfi les Dragons qui avoient fervi à la liberté de Mademoifelle Fidert, ignoroient quel fervice ils lui avoient rendu, & n'étoient pas même certains fi c'étoit elle qu'on conduifoit dans la Chaife.

Ecke, dont le pere commandoit les Gardes de M. de Schomberg, n'en avoit pas eu plus de facilité à fe faire recevoir au Château; ou du moins craignant encore les fuites de fon combat, il avoit eu la précaution de fe déguifer fous les habits d'un Payfan, à la faveur defquels il s'étoit introduit. Les Archers, qui y étoient gardés fans violence, l'avoient informé du détail de leur enlevement; mais il n'étoit pas fi aifé de parvenir jufqu'à Mademoifelle Fidert. La maifon du Gouverneur, où l'on n'ignoroit pas qu'elle étoit traitée avec beaucoup de refpect & de foins, formoit comme un fecond Fort au milieu du premier; &

l'attention avec laquelle on la gardoit, ne le cédoit guéres à celle qu'on avoit à la servir. Ecke avoit surmonté tant d'obstacles. Il l'avoit vûe ; & quoiqu'elle n'ignorât point qu'elle étoit sauvée des mains de la Justice, il n'avoit pû sçavoir d'elle à quel sort elle étoit destinée. Soit que M. de Schomberg ne se fût point ouvert au Gouverneur, soit que celui-ci cachât ses ordres à sa Prisonniere, elle parut aussi étonnée qu'affligée de s'être vûe renfermer dans une étroite prison par ses Libérateurs ; & toute son espérance étant dans mon amitié, elle conjura Ecke de m'informer promptement de sa situation.

Il ne manqua point de lui faire beaucoup valoir les services qu'il lui avoit rendus. Si la mort de son frere ne fut pas pour elle un sujet de joye, cette nouvelle servit du moins à calmer ses frayeurs. Elle commença même de ce jour à prendre quelques sentimens de reconnoissance pour un Amant, à qui l'ardeur de la venger avoit fait risquer sa vie, & qui l'exposoit encore en cherchant à la voir dans sa prison. J'ignore quelles espérances elle lui permit de concevoir, surtout lorsque reunissant l'offre qu'il lui faisoit toujours de l'épouser à l'appa-

rence qu'elle commençoit à voir d'obtenir sa grace, elle comprit qu'il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux après tant d'infortunes, que de se trouver la femme d'un héritier de fort bonne Maison, qui rétabliroit tout-à-lafois son honneur & sa fortune. Mais Ecke, à qui elle avoit laissé la liberté de me communiquer ses intentions, voyoit mieux qu'elle ce qu'il avoit à redouter de M. de Schomberg, quoiqu'il se fût bien gardé de lui communiquer ses craintes. C'étoit la cause de son abbattement. Il avoit vû l'Armée s'approcher de Biligargi. Le Duc de Tirconnel s'étant retiré, il avoit cru pénétrer que la marche de M. le Maréchal ne se faisoit plus dans une autre vûe que de s'approcher de sa Maîtresse. La jalousie lui causoit des mouvemens de fureur, que j'eus peine à modérer, & je ne le rendis pas beaucoup plus satisfait, en lui déclarant que pour son mariage le seul conseil que j'eusse à lui donner, étoit de le proposer à son pere.

En effet, si l'amitié me faisoit souhaiter toutes sortes d'avantages à Mademoiselle Fidert : l'honneur m'obligeoit aussi de ne pas trahir les intérêts du Chevalier Ecke, avec qui j'étois lié plus étroitement que jamais par mille atten-

tions obligeantes qu'il avoit marquées pour moi depuis ma bleſſure. Mademoiſelle Fidert n'étoit pas inférieure à ſon fils par la naiſſance; & ſi elle parvenoit à obtenir ſa grace, elle ſe trouvoit auſſi l'héritiere d'un bien conſidérable, que ſon frere lui avoit laiſſé par ſa mort. Mais cette faveur du Roi me paroiſſoit fort incertaine; & quand elle l'eût été beaucoup moins, ce n'étoit pas à moi, qui avois vécu dans un commerce trop libre avec elle, à la marier ſi légerement au fils d'un homme à qui je devois de la reconnoiſſance. Cependant le jeune Amant me conjura avec tant d'inſtances de n'en faire aucune ouverture à ſon pere, que voyant l'exécution de ſes eſpérances fort éloignée, je ne fis pas difficulté de lui faire cette promeſſe. Je ne fus pas plus difficile à lui accorder une Lettre qu'il me demanda pour M. le Maréchal, dans laquelle il me prioit moins de ſolliciter la liberté de Mademoiſelle Fidert, que de faire connoître que je n'ignorois pas le lieu de ſa retraite. Sans ſoupçonner M. de Schomberg de penſer à ſatisfaire ſa paſſion par des voyes indignes de lui, je compris que cet avis, hazardé ſans affectation, pouvoit être un frein contre les foibleſſes de l'amour.

Ecke ne penſoit pas à ſe faire le Porteur de ma Lettre ; mais dans le deſſein où il étoit de retourner promptement à Biligargi, il ſouhaitoit de la faire remettre à M. de Schomberg, avant qu'il s'y fût rendu lui-meme, pour lui faire connoître que le deſſein de ſon voyage n'étoit pas ignoré, & qu'il avoit des obſervations à redouter.

Il ne s'étoit rien paſſé dans cet intervalle de fort conſidérable entre les deux Partis. Mylord Douglas à la tête de deux mille Cavaliers avoit enlevé douze cens Fourrageurs du Comte de Lauſun, qui ſe reſſentoit vivement de cette perte. C'étoit pour nous la faire payer, qu'il avoit fait avancer le Duc de Tirconnel avec quatre mille hommes d'Infanterie aux environs de Biligargi, où il ſçavoit que M. le Maréchal avoit renfermé les nouvelles munitions qui lui étoient venues d'Angleterre. Mais le bon état de cette Place lui ayant ôté l'eſpérance de l'emporter par eſcalade, il avoit tourné ſes entrepriſes contre pluſieurs petites Villes où il appréhendoit moins de réſiſtance, & dont la priſe ne lui pouvoit apporter d'autre avantage que d'inſpirer de la terreur aux Partiſans du Roi Guillaume. Il ne manquoit point en effet

d'impoſer de groſſes contributions à ceux qui s'étoient diſtingués par quelque marque d'inclination pour le nouveau Gouvernement; & ce qui fit craindre à tout le monde que la guerre, qui s'étoit ſoutenue juſqu'alors dans des termes fort reglés, ne ſe reſſentît bien-tôt de la fureur ordinaire des diviſions civiles, il fit punir du dernier ſupplice le Maire & les Magiſtrats d'une petite Ville, pour avoir fait tranſporter à l'Armée Proteſtante de la farine qui avoit été retenue quelques jours auparavant pour l'Armée Jacobite. Au reſte, ces conquêtes coutoient ſi peu à l'un & à l'autre Parti, que c'étoit preſque toujours au premier qui ſe préſentoit que les Portes étoient ouvertes, & que ſucceſſivement l'Ennemi y étoit reçû avec les mêmes honneurs.

Cependant la ville de Dublin & le Parlement, qui avoient paru d'abord ſi bien diſpoſés pour nous, s'étoient réfroidis par la négligence qu'on avoit eue à les défendre contre l'approche du Roi Jacques & de ſes Troupes. Ce Prince étoit entré dans la Ville à la tête d'un Corps nombreux de Cavalerie. Il avoit demandé au Parlement un ſubſide de cinquante mille livres ſterling par mois, qui avoit été réduit néanmoins à vingt

mille livres, mais qui le mettoit dans une liaison que nous n'avions plus avec la Capitale. On publioit même que pour réparer ses dernieres inconstances, elle consentoit à renouveller le serment de fidélité, & que le Parlement avoit promis une Déclaration, par laquelle le Roi Guillaume & tous ses Partisans seroient livrés à la haine & à la vengeance publique, comme Ennemis de la grande Bretagne, & traîtres à la Patrie. La vérité étoit que Dublin & le Parlement panchoient toujours à nous favoriser, mais que la multitude de Catholiques qui s'y étoient rendus de toutes les Parties de l'Irlande, forçoient nos Amis à la dissimulation. Quantité de gens faisoient un reproche à M. le Maréchal d'avoir tardé si long-tems à s'approcher de cette Ville, & s'imaginoient qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de terminer la guerre, qu'en mettant le Parlement dans la liberté d'exercer en notre faveur l'autorité qu'il avoit sur la Nation. Mais les idées de notre Conseil étoient différentes. Le Roi avant son départ étoit convenu avec M. de Schomberg d'engager insensiblement les Ennemis dans une action décisive, dont toutes sortes de raisons sembloient nous promettre le succès. Ils ne

connoiſſoient que cette voye pour empêcher la guerre de traîner en longueur. Ainſi le deſſein de M. le Maréchal, dans tous les mouvemens qu'il faiſoit faire à ſon Armée, n'étoit que de ſaiſir les avantages, pour forcer au combat celle des Jacobites.

L'amour ne s'occupoit pas moins, puiſqu'on ne ſçauroit douter que ſon unique vûe en s'approchant de Bilingargi, n'eût été de rendre quelques viſites à Mademoiſelle Fidert. Il entra d'abord dans cette Place, ſous prétexte de viſiter les ouvrages dont il l'avoit fait fortifier. Mais il continua d'y aller ſecretement, & ma Lettre que le jeune Ecke lui avoit envoyée, n'eut pas tout l'effet que nous nous en étions promis. Il preſſa Mademoiſelle Fidert, juſqu'à paroître offenſé de ſon obſtination; & dans un mouvement du chagrin auquel il ne s'étoit jamais abandonné dans d'autres tems, il lui reprocha des excès de ſageſſe, auſquels ſa conduite paſſée ne l'obligeoit pas. L'indifférence de Mademoiſelle Fidert ſe changea alors dans un reſſentiment fort vif, qui alla juſqu'à lui faire répondre qu'elle ne devoit que de la haine à ſon Tiran; & que dans la ſituation où il la réduiſoit, elle mettoit peu

de différence entre lui, qui l'y retenoit malgré elle, & la Juftice de Londondery à qui il l'avoit arrachée. Ici l'amour ramena M. le Maréchal au refpect & à la crainte. Il protefta que dans la contrainte où il la retenoit, fon unique intention étoit de la dérobber à la pourfuite de fes ennemis; que d'ailleurs elle ne devoit pas fe croire prifonniere dans un lieu où elle étoit la maîtreffe abfolue; qu'elle pouvoit y exercer tous les droits de l'autorité fouveraine, & s'y faire une vie pleine de charmes; qu'elle y étoit à la vérité fans compagnie, mais qu'il étoit prêt, fi elle en marquoit quelque défir, à prier Madame de Montcal & moi de nous y faire tranfporter; que cette penfée lui étoit venue plufieurs fois, & qu'il me croyoit affez bien de mes bleffures pour fupporter ce changement. Mademoifelle Fidert le prit au mot. Il ne balança point à lui renouveller fa promeffe; & dans quelque vûe qu'il lui eût fait cette propofition, il l'exécuta dès le même jour.

Ma furprife fut extrême de recevoir un Courrier de M. le Maréchal, par lequel il m'invitoit à me faire conduire au Château de Biligargi, où j'aurois, avec plus de repos & de fureté que dans une

Bourgade ouverte, le plaiſir de rejoindre Mademoiſelle Fidert. Je regardai ce ſoin comme un effet de ma Lettre. Madame de Montcal qui me crut en état de ſouffrir le mouvement du voyage, fut la premiere à me ſolliciter de rendre ce ſervice à notre Amie: car la peinture qu'Ecke nous avoit faite de ſa priſon, avoit excité notre compaſſion pour ſon ſort. Cependant nous en jugeâmes autrement par nos yeux. Excepté l'ennui de la ſolitude, qui avoit pû paroître d'autant plus inſupportable à ceux d'un Amant, qu'il ne lui étoit pas permis de la partager, il ne manquoit rien à la maiſon du Gouverneur pour en faire une demeure agréable. Elle le devint pour Mademoiſelle Fidert, lorſqu'elle nous y vit arriver. M. le Maréchal, qui étoit toujours campé à peu de diſtance, y vint ſouper avec nous dès le premier jour. Ses plaintes ne purent ſe modérer dans ma préſence. Il prit le moment où Madame de Montcal étoit éloignée, pour me demander devant ſa Maîtreſſe par quel heureux art j'étois parvenu autrefois à l'attendrir; & il parla long-tems de ſa paſſion en Amant déſeſperé, qui regarde les rigueurs de ſa Maîtreſſe comme un obſtacle au bonheur de ſa vie. Des expreſſions

expreſſions ſi vives ne me permettoient point de douter de ſa bonne foi ; mais en me rappellant avec quelle facilité il avoit changé deux fois d'inclination, j'avois peine à comprendre que des impreſſions dont il avoit déja triomphé, puſſent lui cauſer un trouble ſi preſſant. Je n'ai appris que depuis ſa mort la ſource de cette ardeur. M. de Schomberg n'étoit pas d'un caractere ſi tendre, qu'il ne pût réſiſter au pouvoir de l'amour ; mais la ſuperſtition avoit beaucoup de part à ſa tendreſſe. Il avoit fait tirer ſon Horoſcope à Liſbone par un Juif Portugais. On lui avoit prédit qu'il ſeroit heureux dans les armes auſſi long-tems qu'il ſeroit favoriſé de l'amour. Cette idée avoit ſervi à l'attacher au commerce des femmes, comme à la regle de ſes proſpérités. Il y avoit eſſuyé diverſes fortunes juſqu'à l'origine de ſa paſſion pour Madame de Montcal, & la réſiſtance qu'il y avoit trouvée dans le tems où il avoit les armes à la main, lui avoit paru de ſi mauvais augure, qu'il s'étoit moins affligé que réjoui de la voir paſſer en France ; parce qu'il s'étoit cru ſauvé de la prédiction par l'incertitude du dénouement. Il s'étoit attaché auſſitôt à Mademoiſelle Fidert, avec d'autant plus de confiance que n'ayant point

une vertu rigoureuſe à combattre, il croyoit cette conquête peu douteuſe. Quel avoit été ſon étonnement de ſe voir rebuté ! Les charmes de Mademoiſelle Fidert faiſant autant de progrès dans ſon cœur que la ſuperſtition en avoit fait dans ſon eſprit, il s'étoit obſtiné à remporter une victoire dont il faiſoit dépendre preſque également & la ſatisfaction de ſon cœur & le ſuccès de ſes armes.

Je répondis encore à ſes plaintes qu'un homme tel que lui avoit tant de dédommagemens du côté de la fortune & de la gloire, que les maux qu'il recevroit de l'amour, ne pouvoient jamais exciter beaucoup de compaſſion. Mais ce badinage lui déplut; & ſe tournant vers Mademoiſelle Fidert, il me fit connoître en ſe diſpenſant de me répondre, qu'il trouvoit la plaiſanterie hors de ſaiſon. Cependant le jeune Ecke, qui étoit plus proche de nous que je ne pouvois me l'imaginer, tenoit compte à ſa Maîtreſſe de la dureté qu'elle marquoit pour ſon Général ; & ce témoignage diſſipoit de noirs ſoupçons, qui étoient les ſeuls obſtacles qu'il crut avoir à redouter. A peine M. de Schomberg fut-il retourné au Camp qu'il ſe fit voir à nos yeux, en nous priant pour ſeule précaution de ne

pas faire connoître au Gouverneur qu'il fût différent de ce qu'il le croyoit sur les apparences. Après avoir passé quelques jours dans la Place sous les habits d'un Paysan, il s'étoit loué pour servir au jardin du Gouverneur ; & sous prétexte de parer l'appartement de fleurs, il s'étoit mis à portée d'entendre tout notre entretien. Madame de Montcal étoit présente. Il la conjura de prendre ses intérêts auprès de Mademoiselle Fidert & de moi ; & dans la joye de ce qu'il venoit d'entendre, il ne se proposoit pas moins que de conclure son mariage au Château. A l'objection qui regardoit son pere, il fit une réponse qu'il avoit méditée depuis son départ de Greenlaster. La meilleure partie de son bien lui venoit de sa mere ; & pour se renfermer d'ailleurs dans le respect qu'il devoit au Chevalier Ecke, autant que pour attendre la grace de Mademoiselle Fidert, il étoit d'avis de tenir son mariage caché. Cette proposition me parut si puérile que je le priai de ne pas me mêler plus long-tems dans ses desseins. Quelque désir, lui dis-je, que j'aye de voir réussir tout ce qui peut tourner à l'avantage de Mademoiselle Fidert, je me garderai bien de trahir tout-à-la-fois

& M. le Maréchal & votre Pere, qui ſont mes deux meilleurs amis. Je lui promis néanmoins de garder le ſilence ſur ſon déguiſement ; mais j'ajoutai que s'il avoit quelque déférence pour mes conſeils, il iroit ménager le conſentement de ſon Pere, qui feroit peut-être moins de difficulté de l'accorder depuis que ſa Maîtreſſe étoit l'héritiere d'une groſſe fortune, & lorſqu'elle auroit obtenu ſa grace : car il falloit compter pour rien la mort de Fidert arrivée par ſa main, dans un pays où les mariages ſervent entre les particuliers comme entre les Rois à la réconciliation des familles après ces gran ds malheurs.

Madame de Montcal fut d'un autre ſentiment que le mien. Mais ſentant fort bien à quoi l'honneur m'obligeoit, elle me cacha ſes idées pour les exécuter ſans ma participation. Tout ce qu'elle pouvoit devoir à mes avis n'approchoit point dans ſon opinion de ce que ſa propre amitié l'obligeoit d'entreprendre pour une jeune perſonne à qui nous étions comme engagés de tenir lieu de pere & de mere, & pour qui nous en avions pris toute l'affection. Notre deſſein avoit été de contribuer à ſon établiſſement. Pouvions-nous en attendre une plus belle

occaſion; & pourquoi l'intérêt du Chevalier Ecke l'auroit-il emporté dans ſon cœur ſur celui de Mademoiſelle Fidert? Elle ſe détermina par ces raiſons à favoriſer les deux Amans, ſur-tout lorſqu'elle eut appris de la jeune Irlandoiſe qu'elle ſe ſentoit touchée de la conſtance & de l'ardeur du jeune Ecke.

Pour lui, qui étoit revenu à Bilingargi avec ce deſſein, & qui l'avoit même fait goûter dès la premiere fois à ſa Maîtreſſe, comme le ſeul moyen de la délivrer des perſécutions de M. le Maréchal, il avoit employé les premiers momens de ſon retour à gagner le Miniſtre du Château; & la promeſſe d'une groſſe ſomme lui avoit fait obtenir tout ce qu'il avoit déſiré. Madame de Montcal entrant avec joye dans cette intrigue, ne ſe crut point obligée par l'honneur à d'autres précautions qu'à s'aſſurer que j'employerois tout le crédit de mes amis pour obtenir la grace, d'où ſembloit dépendre la reſtitution des biens de Mademoiſelle Fidert. Elle me fit répéter pluſieurs fois cette promeſſe, avec des inſtances qui me parurent affectées: car elle ne pouvoit ignorer quels étoient là-deſſus mes déſirs. Cependant comme rien n'étoit ſi éloigné de mes idées que

l'entreprise qui se formoit presque à mes yeux, le mariage fut conclu, sans que les mouvemens que j'avois vûs autour de moi m'en eussent fait naître la moindre défiance.

Cependant aussi-tôt que la cérémonie fut achevée; Madame de Montcal se hâta de m'apprendre ce qui venoit de se passer devant elle, & la part qu'elle y avoit eue. Elle prévint mes reproches en m'expliquant ses motifs, & la persuasion où elle étoit qu'il n'y avoit que M. de Schomberg & le Chevalier Ecke qui pussent la condamner; deux personnes avec lesquelles il lui paroissoit suffire qu'elle eût respecté mes liaisons, mais dont le chagrin ou la censure n'avoient pas dû l'empêcher de rendre service à son amie. Je me rendis à des excuses que j'aurois combattues inutilement. Ecke & sa femme y joignirent leurs instances. Je ne leur recommandai que la discretion & les ménagemens qu'ils se devoient à eux-mêmes; & je conseillai encore au jeune homme de sortir du Château, pour ne s'exposer à rien qui fût capable de le trahir. Mais tout étoit transport dans ces premiers momens. Les empressemens, les soins, les complaisances furent pendant quelques jours dans le jeune Ecke

autant de passions violentes ausquelles il fallut laisser leur cours. Sa femme étoit heureuse, si ces sentimens s'étoient soutenus avec constance. Nous favorisâmes, autant qu'il nous fut possible, leurs familiarités & leurs entrevûes. Mais le Gouverneur averti qu'on avoit vû plusieurs fois son Jardinier se glisser la nuit dans la chambre de Mademoiselle Fidert, le surprit avec elle au milieu de leurs plaisirs. L'intérêt que M. le Maréchal prenoit à cette jeune personne, lui fit garder des ménagemens. Il attendit le jour suivant pour faire arrêter Ecke, & sans s'expliquer à nous sur les raisons de cette conduite, il ne manqua point d'en informer promptement M. de Schomberg.

L'Armée s'étoit éloignée de Biligargi deux jours auparavant; & le Roi se disposant à repasser la mer, M. le Maréchal renouvelloit tous ses efforts pour se ménager l'occasion d'une Bataille décisive à son arrivée. Avec quelque amertume qu'il eût reçû l'avis du Gouverneur, la nécessité de ses occupations & la bienséance des conjonctures ne lui permirent point de suivre le mouvement qui l'auroit conduit lui-même à Biligargi. Il jetta les yeux sur le Capitaine

de ſes Gardes, dont il eſtimoit beaucoup la fidélité & la prudence. C'étoit, comme on n'a pû l'oublier, le Chevalier Ecke, pere du jeune Amant. L'ordre qu'il reçut de M. de Schomberg fut non-ſeulement d'approfondir une avanture dont les apparences étoient ſi affreuſes, mais de punir le téméraire qui avoit oſé ſouiller la maiſon du Gouverneur par le plus hardi de tous les crimes : car ſur quelques termes obſcurs de la Lettre, ou plutôt par le penchant de l'amour à ſe flatter, M. le Maréchal ſe figuroit que c'étoit une violence que ſa Maîtreſſe avoit eſſuyée de quelque domeſtique effronté. Le Chevalier me glaça le ſang par ſon arrivée. Mes bleſſures me retenoient encore au lit. Il crut devoir à la politeſſe de ſe faire conduire chez moi avant que d'exécuter ſa commiſſion. L'état où j'étois ſervit à lui déguiſer mon trouble. Mais après m'avoir preſſenti ſur le ſujet qui l'avoit amené, il me ſoulagea beaucoup en évitant d'y revenir. Je feignis ſi naturellement de ne pas l'entendre, qu'il crut en effet que je n'étois informé de rien.

Si je l'étois de quelque choſe, ce n'étoit que du mariage & de l'empriſonnement de ſon fils : car j'ignorois abſolu-

ment ce qui avoit pû porter le Gouverneur à cette violence. Mademoiselle Fidert aussi peu instruite que moi, n'avoit osé faire éclater ses allarmes ; & j'étois convenu avec elle de laisser passer quelques jours, après lesquels je devois m'adresser sans affectation au Gouverneur, pour sçavoir de lui-même le crime de son Jardinier, & pour solliciter sa grace. Il ne me vint point à l'esprit que le voyage du Chevalier Ecke pût avoir le moindre rapport à nous, ou si je lui croyois quelque autre commission que celle d'apporter les ordres de M. le Maréchal au Gouverneur, c'étoit peut-être de remettre à Mademoiselle Fidert quelque Lettre ou quelque autre témoignage d'amour. Ainsi lorsqu'il m'avoit demandé ce qui se passoit au Château, je m'étois cru d'autant mieux fondé à feindre de l'ignorance, qu'il ne me paroissoit pas vraisemblable qu'on l'entretînt d'un évenement aussi léger que les fautes & la punition d'un Jardinier.

Il se fit expliquer par le Gouverneur toutes les circonstances de l'avanture. Ne pouvant douter après ce récit que la foiblesse de Mademoiselle Fidert n'eût été volontaire, il crut pouvoir interpréter les ordres de M. le Maréchal,

qui lui en avoit parlé comme d'une violence ; c'est-à-dire , que toute la faute tomb.nt en apparence sur Mademoiselle Fidert, il jugea que la seule vangeance qui fût digne de M. de Schomberg étoit le mépris. Dans cette prévention, il fut sur le point de retourner au Camp sans avoir vû le prétendû Jardinier, dont il lui paroissoit inutile de tirer d'autres lumieres. Cependant le seul désir de se faire un mérite de son exactitude, lui fit changer de pensée. Il se le fit amener. Le déguisement de son fils ne l'ayant point empêché de le reconnoître, il crut pénétrer tout d'un coup le nœud de l'avanture , & que ce jeune homme dont il se rappelloit l'ancienne inclination pour Mademoisellle Fidert , avoit réussi plus heureusement que M. le Maréchal dans une intrigue, où il n'entroit apparemment que de la galanterie. Tout l'attachement qu'il avoit pour M. de Schomberg n'auroit pû lui faire prendre sérieusement cette catastrophe , s'il ne s'étoit souvenu que dans l'embarras où son fils étoit encore pour les suites d'un combat qui n'étoit point pardonné, il avoit des ménagemens extrêmes à garder avec M. le Maréchal de qui ce pardon dépendoit. Dans l'inquiétude qu'il

en eut, il résolut de laisser le Gouverneur dans l'erreur où il étoit, & de faire son rapport à M. le Maréchal suivant ses premiéres idées. Mais en interrogeant son fils sur les circonstances de sa bonne fortune, il mêla dans ses questions quantité d'éclaircissemens que celui-ci n'avoit jamais eus sur les galanteries de Mademoiselle Fidert. Il lui parla de mon commerce avec elle, qu'il avoit toujours ignoré; enfin, sans marquer aucun dessein de diminuer l'opinion qu'il avoit de son bonheur, il lui apprit ce qu'il y avoit de plus propre à l'empoisonner. Peut-être ne pensoit-il qu'à le guérir d'un attachement qu'il croyoit pernicieux à sa fortune par la concurrence de M. le Maréchal; mais le coup porta plus loin. Le jeune Ecke, dans l'étonnement de ce qu'il venoit d'entendre, reçût avec une soumission aveugle tous les conseils que son pere lui donna pour sa sûreté, & sans lui avoir fait la moindre ouverture, il alla se livrer dans son cachot à toute la violence de ses réfléxions.

Le Gouverneur qui avoit reçû ordre de M. le Maréchal de laisser au Chevalier Ecke une autorité absolue sur son Jardinier, vit avec surprise non-seulement qu'il ne recevoit aucune punition,

mais qu'il étoit traité avec douceur. Si le Chevalier n'avoit osé lui rendre sur le champ la liberté, il s'étoit promis qu'en donnant au récit de sa commission le tour qu'il avoit médité, M. de Schomberg se borneroit au mépris pour un rival qu'il croiroit indigne de son ressentiment; & dans cette espérance, il se contenta de recommander au Gouverneur de le mettre hors du Château sur le premier avis qu'il lui donneroit après son retour au Camp. Cette idée lui réussit. Mais à peine fut-il éloigné, que son fils fit conjurer Madame de Montcal de demander pour lui au Gouverneur la liberté de la voir. La curiosité seule nous l'auroit fait désirer; & je ne doutai point que cette permission ne fût accordée à ma femme, sans autre soupçon que celui de la confiance que le prisonnier pouvoit avoir dans sa protection. Elle obtint qu'il lui fût amené. Ecke ne lui raconta ce qui s'étoit passé entre son pere & lui, que pour en venir au sujet de ses agitations. Sans oser se plaindre de moi, qui n'avois point eu de part à son mariage, ni de Madame de Montcal, qui ne s'y étoit prêtée que sur ses instances, il accusa le Ciel de rigueur, & Mademoiselle Fidert de la

plus noire perfidie. Ma femme qui crut comprendre le fens de ce langage, lui répondit que rien n'étoit fi injufte que le reproche qu'il faifoit à la fienne, puifqu'elle n'avoit point cherché à le tromper, & que les avantures de fa vie avoient été fi publiques qu'elle n'avoit pas dû penfer qu'elles lui fuffent inconnûes. Mais elle s'apperçût bientôt par les plaintes infenfées qui lui échapperent dans fa fureur, que c'étoient moins les intrigues paffées qui révoltoient fon imagination, que fes craintes pour le préfent. Il avoit trouvé Mademoifelle Fidert dans ma famille. Il m'avoit vû de la froideur pour fes propofitions de mariage. Madame de Montcal au contraire s'étoit agitée avec ardeur pour les faire exécuter. La jaloufie avoit pris tout d'un coup un afcendant terrible fur l'imagination d'Ecke, avec toutes les noires impreffions dont elle étoit capable dans un caractére tel que le fien. Leger, impétueux, défiant, fans modération & fans droiture, de quelles idées ne s'étoit-il pas déja rempli dans fa prifon? Il ne put fe contraindre affez long-tems pour garder les apparences de ménagement avec lefquels il s'étoit d'abord ouvert à Madame de Montcal. Il la conju-

ra de veiller fur ma conduite, & fur celle de fa femme. A peine écouta-t-il les preuves qu'elle lui donna de fa tendreffe, & de la fidélité que j'avois pour elle-même. Il la plaignit d'un excès de crédulité & de bonne foi. Enfin regardant fa prifon comme un fupplice, par l'affreufe néceffité où il etoit de dévorer tous fes foupçons, il n'y rentra que le défefpoir dans le cœur, & prefqu'offenfé contre Madame de Montcal qui avoit paru fi peu difpofée à flater fes caprices.

Je n'y fus fenfible que pour l'intérêt de Mademoifelle Fidert, à qui de fi triftes commencemens ne m'annonçoient pas un fort fort heureux pour l'avenir. D'un autre côté ayant compris par le recit qu'il avoit fait de la vifite de fon pere que nous n'avions rien à craindre du reffentiment de M. le Maréchal, & que le repos de Mademoifelle Fidert n'en feroit que plus à couvert de fes perfécutions. J'exhortai Madame de Montcal à ne pas fe laffer des efforts qu'elle avoit commencés, pour rendre l'efprit d'Ecke plus tranquille. Elle auroit continué de le voir; mais dès le lendemain, fur une lettre de fon pere, fignée de M. de Schomberg, le Gouverneur le

fit conduire hors du Château, où il fit des instances inutiles pour obtenir la permission d'y rentrer. Par le même ordre, Mademoiselle Fidert recevoit la liberté de se retirer où elle jugeroit à propos. Elle fut affligée de ne devoir cette faveur qu'à la mauvaise opinion que M. de Schomberg avoit de sa conduite, & je jugeai moi-même qu'il devoit être passé à d'étranges sentimens pour renoncer avec cette fermeté à toutes ses espérances ; mais je la consolai par l'avantage présent qu'elle en tiroit, & je lui fis envisager un tems où son honneur seroit réparé avec éclat. Comme nous lui avions caché les dispositions de son mari, elle étoit portée à sortir du château pour le suivre. Mais de concert avec Madame de Montcal, je lui représentai qu'en attendant du moins que nous eussions de ses nouvelles, mille raisons devoient la faire demeurer avec nous.

Il ne me restoit plus de ma blessure que la foiblesse où je devois être après un régime qui avoit duré plus d'un mois. Je brûlois de me retrouver assez de force pour me rendre au Camp, sur-tout lorsque j'eus appris que le Roi y étoit arrivé, & que l'on s'attendoit de jour

en jour à joindre l'ennemi de ſi près qu'il ne pût éviter le combat ; Car malgré toute l'affectation des Jacobites à publier qu'ils nous cherchoient, on voyoit clairement que leur intérêt étoit de temporiſer, pour groſſir leurs troupes par les levées qu'ils faiſoient continuellement, & pour fortifier les places qui étoient encore fermes dans leur parti. D'ailleurs quoique M. de Schomberg ne m'eût pas communiqué ſes chagrins amoureux, je n'avois pas moins d'empreſſement de l'en entretenir. Le tendre attachement que j'avois pour lui m'avoit fait penſer à lui découvrir que Mademoiſelle Fidert étoit mariée, du moins ſi je m'appercevois que ce reméde fût néceſſaire à ſon repos. La victoire coûte moins aux honnêtes gens ſur les plus fortes paſſions, quand c'eſt à l'honneur & à la vertu qu'ils croyent faire ce ſacrifice ; & ſon crédit nous étoit ſi néceſſaire pour rétablir Mademoiſelle Fidert dans ſes prétentions, qu'il me paroiſſoit important de ne pas lui laiſſer perdre avec l'eſtime & l'amour le penchant qu'il avoit à la ſervir.

Ainſi l'intérêt d'autrui me porta autant que mes propres déſirs à négliger le conſeil de mes Chirurgiens, qui m'aſſujettiſſoient encore à quelques ſemaines

de repos. Mon embarras n'étoit que fur le lieu où je devois conduire ma femme & fon amie ; car Mademoifelle Fidert, à qui le plaifir de voir enfin fa fortune fixée par le mariage, tenoit lieu d'amour pour le jeune Ecke, fouhaitoit impatiemment de le rejoindre, & craignoit même qu'il n'interprétât mal la lenteur qu'elle avoit eue à le fuivre. Il falloit le guérir auffi des folles imaginations qui troubloient fon repos, & ce n'étoit pas en retenant fa femme dans une place dont l'entrée étoit déformais inacceffible pour lui, que nous pouvions efpérer de le ramener à la raifon. Mais je fus délivré de cette inquiétude par une lettre d'Ecke, qui me conjuroit de faire partir fa femme fous la conduite du Meffager qu'il m'envoyoit, & qui me marquoit que fon deffein étoit de fe retirer avec elle dans la Terre de fon pere. Il s'étoit préfenté fecretement à M. le Maréchal, qui lui avoit confeillé de fe tenir éloigné pendant le refte de la Campagne, en lui promettant de le rétablir l'année fuivante ; & prévoyant fans doute que fon pere ne retourneroit pas fi-tôt dans fes terres, il fe propofoit d'y paffer quelque tems avec fa femme, fous quelque titre qu'il voulût l'y

faire recevoir. Tout étoit ſi meſuré dans ſa lettre, que ne voyant que de l'avantage dans cette propoſition pour Mademoiſelle Fidert, par l'occaſion qu'elle alloit avoir de juſtifier aux yeux de ſon mari ſa conduite & ſes ſentimens, que Madame de Montcal ne fit pas plus de difficulté que moi de conſentir à ſon départ. Elle lui donna les conſeils d'une amie ſage & éclairée, qui vouloit lui faire établir ſon bonheur ſur la vertu. Nous ne doutâmes point qu'après avoir mérité la confiance de ſon mari, par des marques conſtantes de tendreſſe & d'attachement, elle n'obtînt de lui la permiſſion de nous voir, & que notre amitié ne fût cultivée dans la ſuite avec plus de liberté & d'agrément. Elle partit: Madame de Montcal, qui avoit pris pour elle une vive affection, ne put la voir ſortir du château ſans s'attendrir juſqu'aux larmes; & ſoit que ce fût le ſimple preſſentiment de l'amitié, ſoit que le ſouvenir des noires agitations d'Ecke lui laiſsât toujours quelque défiance, elle ne me parut pas tranquille ſur les ſuites d'un voyage dont elle n'avoit pu s'empêcher néanmoins de reconnoître la néceſſité.

Je ne vis plus d'inconvénient à la

laiſſer elle-même au Château de Biligargi, où la politeſſe du Gouverneur me répondoit autant que les ordres de M. le Maréchal, qu'elle ſeroit toujours traitée avec beaucoup de diſtinction. L'Armée étoit campée à Crezel, qui n'en étoit qu'à vingt-quatre milles. Je m'y rendis en deux jours; & je reçus, en arrivant, des reproches obligeans de M. le Maréchal & de tous mes Amis, qui m'accuſerent de manquer de ménagemens pour ma ſanté. Le Roi, qui étoit au Camp depuis quelques jours, me traita avec la même bonté. Il voulut voir la cicatrice de ma bleſſure, dont on lui avoit parlé, comme d'un coup extraordinaire; & tournant ſes félicitations avec beaucoup d'agrément, il me dit qu'il défioit toutes les Armes de ſes Ennemis de m'ôter le cœur & la tête. Il ne fut point queſtion pour moi de reprendre ſi-tôt mes fonctions; car la ſeule fatigue d'un voyage que j'avois fait avec aſſez de lenteur, me força de reconnoître que j'avois trop préſumé de mes forces. Mais j'étois ſatisfait de me retrouver au Théatre de l'honneur, & je ne me ſerois jamais conſolé, lorſque le Roi venoit prendre lui-même la conduite de ſon Armée, qu'on en fût

venu à quelque action dont je n'eusse pas essuyé le péril.

Le Chevalier Ecke ne manqua point de me raconter ce qu'il ne regardoit plus comme un secret, depuis que M. le Maréchal avoit pris le parti de rendre la liberté à Mademoiselle Fidert. Il étoit toujours persuadé que son fils n'avoit pas d'autre lien avec elle que celui de la galanterie; & lorsqu'il eut appris qu'elle avoit quitté Madame de Montcal, il ne douta point que ce ne fût pour le rejoindre. Mais en me faisant le récit des premieres agitations de M. de Schomberg, il me parut craindre que s'il découvroit quelque jour par qui il avoit été supplanté, son ressentiment ne fût assez vif pour lui en faire tirer quelque vengeance. C'étoit pour me demander mon conseil, & pour s'appuyer de mes services, qu'il me faisoit cette ouverture. Je n'avois point encore eu d'audience particuliere de M. le Maréchal; mais dans l'espérance où j'étois de lui faire goûter le mariage de Mademoiselle Fidert, je rassurai le Chevalier par des promesses dont je me gardai bien de lui expliquer le sens. L'occasion de les exécuter s'offrit dès le même jour. M. de Schom-

berg me fit appeller. Je remarquai aiſément qu'il s'étoit fait violence pour différer ſi long-tems à m'entretenir ſeul. Enfin, me dit-il avec un profond ſoupir, je puis trouver un moment pour voir mon Ami, & pour lui parler à cœur ouvert. Connois-tu mes chagrins, cher Montcal, & ſçais-tu que cette Fidert pour qui j'ai eu tant d'amour, m'a préféré un miſérable Jardinier? Le voyant ſi touché, je ne pus lui faire attendre long-tems la conſolation que je croyois lui apporter. Non, lui dis-je, l'amour ne vous a pas fait cet outrage. Mais il vous enléve effectivement Mademoiſelle Fidert, par un mariage auquel votre générosité vous auroit fait conſentir, ſi vous aviez ſçu toute l'utilité qu'elle en doit recueillir. Le Gouverneur de Biligarchi s'eſt trompé. Faites plus de fond ſur mon témoignage que ſur le ſien. Son Jardinier eſt un Homme de condition qu'il n'a pas reconnu dans ce déguiſement. Mademoiſelle Fidert, ajoutai-je, eſt mariée fort heureuſement; & loin d'avoir perdu la reconnoiſſance qu'elle doit à vos ſoins, elle ſe flatte que vous lui donnerez ſujet de l'augmenter par de nouveaux bienfaits.

Je m'étois bien promis de consoler M. de Schomberg, mais je ne me figurois point que cette nouvelle dût le combler de joie. Il parut aussi satisfait que si je l'eusse établi dans la tranquille possession de ses amours. Je n'avois point les lumieres qui auroient pû me faire expliquer ce changement. Il trouvoit dans le mariage de Mademoiselle Fidert une solution à toutes les difficultés de son Horoscope. Cependant il se crut en droit de me reprocher l'ignorance où je l'avois laissé de cet événement; mais j'avois une réponse sincére dans le serment que je lui fis de l'avoir ignoré moi-même. Toutes ses peines étant dissipées par cet entretien, il en sortit si content, qu'il ne pensa pas même à me demander le nom de son Rival, & qu'il me promit pour Mademoiselle Fidert, tous les services qu'elle le jugeroit propre à lui rendre. Je le fis souvenir du besoin qu'elle avoit d'une protection puissante auprès du Roi, pour obtenir l'abolition qu'elle souhaitoit depuis si long-tems. Il me promit de ne rien négliger; & quand on connoissoit son caractére, on devoit se reposer sur ses promesses.

La joie que j'en ressentis, fut si par-

faite, que je dépêchai tout à la fois deux Couriers, l'un à Biligargi, & l'autre au Château de..... où je ſuppoſois Mademoiſelle Fidert déja bien établie. A l'égard du Chevalier Ecke, je pris encore ſur moi le ſoin de lui déclarer le mariage de ſon fils ; mais je crus le devoir remettre après l'exécution des promeſſes de M. de Schomberg. Tant d'événemens, qui avoient flatté les deſirs de mon cœur, contribuerent beaucoup plus au rétabliſſement de mes forces, que toutes les précautions qu'on m'obligeoit de garder. Je me vis bientôt en état de monter à cheval, & de ſuivre M. de Schomberg, qui étoit infatigable dans ſes mouvemens. Il avoit repris le Camp de Belfaſt, où le Roi étoit arrivé le 24. de Juin ; & comme ſi la fortune eût pris plaiſir à ſeconder toutes ſes vûes, l'Ennemi ſe trouvoit campé dans la Plaine d'Andalke, où nous pouvions nous rendre en deux jours de marche par le plus beau chemin du monde. Le bruit que nous avions pris ſoin de répandre, que notre deſſein étoit d'aller droit à Dublin, retenoit le Comte de Lauzun dans ce Poſte, par la facilité qu'il ſe promettoit à nous couper le chemin près de Feſte-

ruc ; ou à fondre du moins ſur notre arriere-garde. Nous fimes avancer de ce côté-là quelques Coureurs, qui ſervirent à confirmer la fauſſe opinion qu'il s'étoit formée de notre marche ; & la prenant au contraire vers Andalke, nous fimes dès le premier jour les deux tiers du chemin. Quoique nous ne fuſſions plus qu'à huit milles de l'Ennemi, nous en étions ſéparés par deux Rivieres, dont la premiere moins large que profonde, ne pouvoit être paſſée nulle part à gué. Les Ponts étoient éloignés ; & c'étoit peut-être dans cette confiance que l'Ennemi négligeoit d'envoyer de ce côté-là aux obſervations. Il nous fallut quelques jours pour conſtruire des Ponts, avec d'autant plus de difficulté, qu'il ne ſe trouvoit point de bois à plus de deux milles à la ronde. Le Comte de Solms, qui étoit venu à la ſuite du Roi, nous donna la méthode d'une conſtruction promte & facile qui abrégea beaucoup le travail. La Cavalerie commençoit à paſſer, lorſque je vis arriver le Courrier que j'avois dépêché à Mademoiſelle Fidert. Il avoit fait une prodigieuſe diligence ; mais la raiſon n'en pouvoit être plus preſſante. Il m'apportoit non-

non - ſeulement le récit d'une ſuite de miſérables avantures dont il avoit été témoin, mais encore des inſtances touchantes de la part de Mademoiſelle Fidert, pour me faire employer l'autorité du Roi, à la délivrer d'une cruelle tyrannie. C'étoit ce même Valet qui avoit été long-tems près d'elle, & qui avoit commencé à la ſervir au Château de.... Elle l'avoit reçu avec la joie qu'on a de ſe voir un Domeſtique fidéle; & ſans doute que celle d'apprendre de mes nouvelles, & de me voir confirmer mes promeſſes par de ſi prompts effets, avoit beaucoup augmenté ſa ſatisfaction. Je n'avois recommandé aucune meſure à mon Valet, parce que je ne l'avois chargé de rien dont je n'euſſe ſuppoſé que les deux Epoux devoient partager également la joie. Cependant Ecke, qui avoit obſervé les mouvemens de ſa femme, n'avoit pû apprendre que le Courrier lui étoit venu de moi, ſans ſe livrer à des fureurs qui avoient répandu l'allarme dans toute ſa Maiſon. Il avoit traité Mademoiſelle Fidert, à qui il ne faiſoit point encore porter d'autre nom, avec des reproches & des menaces qui l'avoient fait tomber ſans connoiſſance. Il l'avoit vûe ſans

pitié dans cet état ; & fortant brufquement pour aller à la Chaffe, il avoit ordonné à mon Courrier de me dire de fa part, que je devois me préparer tôt ou tard à lui payer plus d'une injure. Ce Garçon feroit parti fur le champ, fi Mademoifelle Fidert, étant revenue à ellemême, ne l'eût arrêté pour le charger de fes ordres. Elle faifoit affez de fond fur fon caractére pour lui parler avec confiance. Ses larmes avoient commencé cette trifte ouvertùre. Depuis environ quinze jours qu'elle avoit rejoint fon Mari, chaque moment avoit été pour elle un continuel fupplice, c'eftà-dire, que l'ayant reçûe avec l'air farouche d'un Boureau qui voit fa proie livrée entre fes mains, il ne lui avoit fait que des reproches au lieu de careffes ; & fa premiere déclaration avoit été un ferment de lui ôter la vie, fi elle ne lui faifoit l'aveu de toutes les familiarités qu'elle avoit eues avec moi. Quoiqu'elle n'eût jamais penfé à le tromper, & qu'elle n'eût pas même fait réflexion s'il étoit informé des termes où nous avions vêcu, elle ne pût fe voir fi preffée par fes queftions, fans craindre de s'expofer aux plus terribles emportemens par une confeffion trop fin-

cére. Le doute où elle s'imagina qu'il étoit, lui fit prendre le parti de se défendre par un désaveu formel, se figurant avec raison, que ce ne seroit pas de moi qu'il obtiendroit d'autres éclaircissemens, & que tout ce qu'il ne sçauroit pas d'elle ou de moi, ne pourroit jamais passer pour des certitudes. Mais lui, qui avoit non-seulement l'avis de son Pere, mais le témoignage même de Madame de Montcal, & qui cherchoit bien moins à s'instruire du passé, dont il ne doutoit pas, qu'à éclaircir ses soupçons sur le présent, il regarda l'obstination avec laquelle il lui entendit soutenir qu'elle n'avoit jamais eu d'autre commerce avec moi que celui de l'amitié, comme un odieux mensonge, qui tomboit également sur le présent & sur le passé. Il acheva le voyage dans un silence furieux, qui annonçoit à notre malheureuse Amie toutes les douleurs qui l'attendoient à .... A peine y étoient-ils arrivés, que s'enfermant avec elle, il n'avoit parlé que de poignard & de poison, pour lui arracher des lumieres qu'il ne vouloit plus devoir qu'à elle-même. La pointe du fer qu'il avoit tenu plus d'une fois suspendu sur son sein; & plus encore l'aveu de

Madame de Montcal, qu'il lui faisoit valoir comme une preuve invincible, avoient enfin tiré de la bouche de Mademoiselle Fidert, toute l'avanture de Croydon. Il avoit insisté avec la même fureur sur la liaison qu'il lui soupçonnoit encore avec moi ; & quoiqu'elle se fût défendue avec constance, son imagination blessée, ne s'arrêtoit pas moins à la premiere conclusion qu'il avoit tirée de son mensonge.

Dans le fond, il avoit été dur pour lui d'apprendre de son Pere & de Madame de Montcal ce que la disposition des conjonctures lui avoit fait ignorer, & le parti qu'il avoit pris de s'en consoler, étoit ce qu'on pouvoit attendre de plus modéré d'un Homme de son âge & de son caractére. Il n'étoit pas coupable non plus de vouloir éclaircir s'il ne restoit entre Mademoiselle Fidert & moi aucune trace de nos anciennes foiblesses ; & sans compter les idées d'honneur qui sont propres au mariage, il suffisoit qu'il fût amoureux pour souhaiter que le cœur de sa femme fût à lui. Le malheur de Mademoiselle Fidert venoit donc d'un mal entendu, qui étoit l'effet de sa propre crainte. Elle n'avoit eu que deux voies à choi-

fir, qui auroient peut-être satisfait également son Mari : l'une, d'avouer nettement qu'elle avoit passé quelque tems avec moi dans un commerce d'amour, & de protester ensuite avec la même franchise, qu'il s'étoit changé dans une liaison de pure amitié ; l'autre voie qui devenoit même nécessaire après avoir commencé par un désaveu, auroit été de le soutenir au milieu de toutes les menaces & de tous les périls ; par cette raison dont elle avoit d'abord senti la force, que ne devant pas craindre que je l'eusse trahie, il n'y avoit point de témoignage qui pût l'emporter sur le nôtre, lorsque nous nous accorderions tous deux à combattre l'idée qu'on s'étoit formée de notre commerce. De ces deux partis, il sembloit que le dernier eût pû servir encore mieux que l'autre à tranquilliser l'imagination d'un Mari ; car de quelque force qu'elle puisse s'armer contre les souvenirs du passé, elle ne s'endurcit jamais parfaitement contre certains regrets. Ecke auroit trouvé de la douceur à se flatter que son Pere & Madame de Montcal s'étoient trompés sur de fausses apparences. Mais quoique cette pensée se fût présentée plus d'une fois à mon esprit, & qu'après

avoir appris le mariage de Mademoiselle Fidert, j'eusse senti du penchant à lui en donner le conseil, le récit de Madame de Montcal, qui m'avoit assuré que les agitations d'Ecke ne regardoient point le passé, m'avoit fait croire que cette précaution étoit inutile.

Cependant ce mariage que notre Amie avoit regardé elle-même comme la fin de toutes ses infortunes, étoit devenu pour elle un tissu d'amertumes & de douleurs. Ecke, agité continuellement par les fureurs de la jalousie, n'avoit plus laissé passer de jour sans l'outrager par de nouveaux reproches. Dans les momens où sa passion l'emportoit sur ses noires idées, il se reprochoit ses injustices, il lui en demandoit pardon à genoux, il reconnoissoit que le passé n'appartenoit point à son engagement, & qu'il devoit être guéri de ses défiances présentes par la résolution qu'elle avoit prise de le suivre, autant que par la facilité qu'elle avoit eue à me quitter. Il paroissoit revenir alors de toutes ses agitations, & se livrer de bonne foi aux caresses de l'amour. Mais il ne s'étoit pas plutôt rassasié de plaisir, que retombant dans ses sombres réflexions, il redevenoit plus terrible que

jamais par ſes menaces, & dangereux même dans ſes tranſports. Il n'avoit pû ſe modérer à l'arrivée d'un Courrier qu'il avoit reconnu pour un de mes Gens ; & quoiqu'ayant lû ma Lettre, qui s'adreſſoit à lui comme à ſa femme, il eût remarqué que je ne m'occupois que de leurs intérêts ; ce ſoin même s'étoit préſenté à ſon imagination comme une offenſe, juſqu'à ce que le poiſon qui infectoit ſon cœur, s'étant exhalé par un torrent d'injures, il avoit feint de prendre un fuſil pour aller cacher ſa honte.

Après cette triſte peinture de ſes peines, Mademoiſelle Fidert conjura mon Valet de me ſolliciter par toute l'amitié que j'avois pour elle, de m'employer autant pour la délivrer d'une ſituation ſi cruelle, que pour obtenir du Roi la faveur que je lui faiſois eſpérer. Mais tandis qu'elle croyoit parler ſans témoins, Ecke étoit à l'écouter, s'il avoit entendu patiemment le détail de ſes fureurs, il ne put ſoutenir la réſolution que ſa femme marquoit de le quitter, & l'interprétant dans le ſens de la jalouſie, il s'approcha d'elle avec de nouveaux tranſports, en jurant qu'il lui feroit payer cher un deſſein qu'il traita

léguer aucun prétexte pour différer ſon départ ; & comme il auroit été choc-quant pour lui de le faire amener par une Eſcorte, il n'y avoit qu'un Garde qui pût le forcer tout d'un coup à l'obéiſ-ſance. D'un autre côté je voulois me procurer naturellement l'occaſion d'ap-prendre au Chevalier Ecke le mariage de ſon fils, & le diſpoſer même à join-dre ſes ordres à ceux de M. le Maréchal pour le rappeller à l'Armée ; car je me défiois encore qu'il y voulût conſentir, & qu'il ne préférât pas de perdre ſa Compagnie à la néceſſité d'abandonner ſa femme à elle-même. Son Pere, quoi-qu'extrêmement ſurpris de ſon mariage, marqua moins de chagrin de cette nou-velle, que de crainte d'avoir déplû à M le Maréchal par la conduite qu'il avoit tenue à Biligargi. Il conſentit à charger le Garde d'un ordre particulier de ſa main, auquel je joignis celui que j'avois tiré de M. de Schomberg.

Cependant toute l'Armée qui étoit compoſée de plus de cinquante mille Hommes, ayant paſſé la Riviere avant la fin de la nuit, le Roi lui accorda quelques heures pour ſe rafraîchir, & l'ordre fut donné en même tems de diſtribuer la poudre & tout ce qui étoit

néceſſaire pour le combat. Nous n'étions plus ſéparés de l'Ennemi que par la Boyne, petite Riviere qui pouvoit être paſſée à gué dans mille endroits. M. de Schomberg, que j'avois l'honneur d'accompagner de fort près, me fit approcher encore plus, pour me demander ce que je penſois du Chevalier Ecke; & ſi je croyois qu'après la trahiſon dont il s'étoit rendu coupable à Biligargi, il dût lui laiſſer le commandement de ſes Gardes dans un jour de Bataille. Cette queſtion m'ayant ſurpris juſqu'à m'ôter le pouvoir de répondre, il continua de me dire que j'ignorois ſans doute juſqu'où le Chevalier avoit porté la perfidie, & qu'il ne ſe figuroit pas du moins que ſa hardieſſe eût été juſqu'à s'en venter. En le faiſant partir pour Biligargi, il avoit été obligé de lui confier toute l'hiſtoire de ſes amours, & l'ayant chargé de ſa vengeance, il n'avoit pas fait difficulté de lui apprendre que Mademoielle Fidert n'avoit jamais eû de retour pour ſa tendreſſe. Or s'il étoit certain que c'étoit avec ſon fils qu'elle avoit été ſurpriſe, & qu'elle l'eût enfin épouſé enſuite, il ne l'étoit pas moins, que le Chevalier avoit vû ſon fils dans ſa priſon; d'où il falloit con-

Mon plan étoit de rappeller Ecke à l'Armée, & d'engager le Roi dans une occasion si favorable à déclarer hautement qu'il faisoit grace à Mademoiselle Fidert pour son Parricide. Ecke étant obligé de quitter le Château de Canterstrof, sa femme seroit autorisée par le changement de ses affaires, à se rendre dans sa Maison Paternelle, où elle vivroit du moins pendant quelque tems dans l'indépendance, & c'étoit remédier au plus pressant de ses maux, que de lui donner une double raison de s'éloigner de son Mari.

M. deSchomberg demanda aussi-tôt ces deux graces au Roi. Elles furent accordées sur le champ au souvenir des soupirs de Croydon. Oui, dit ce Prince, en levant la voix au milieu de vingt Officiers généraux, je ne puis faire trop tôt connoître aux Irlandois que je les aime. Il prit la peine de donner lui-même un tour favorable au crime de Mademoiselle Fidert, en l'attribuant à la fureur de l'amour, & déclarant d'ailleurs qu'il ne vouloit rien approfondir, lorsqu'il étoit question de la premiere grace qu'il eût accordée à l'Irlande, il affecta de faire croire que par cette considération il ne s'arrêtoit pas scrupu-

apparemment contre ceux qui avoient reçu ordre du Roi de reconnoître les gués & les paſſages. Ce Prince s'étant lui-même approché de la Riviere, fut bleſſé d'un coup de canon qui lui effleura l'épaule. Mais n'en étant pas moins en état d'agir, il ſe détermina enfin à paſſer la Boyne aux yeux de l'Armée Jacobite, que le Comte de Lauzun rangeoit de l'autre côté en Bataille. Il parut bien que l'Ennemi ne s'attendoit point à tant de diligence, & qu'après une marche de pluſieurs jours, il s'imaginoit que nous en prendrions un du moins pour nous rafraîchir. Notre étonnement étoit de le voir occupé à faire une variété d'évolutions & de mouvemens à plus d'un mille du bord de la Riviere, tandis que M. de Schomberg, qui avoit déja reçu ordre de paſſer avec la Cavalerie, s'avançoit à la tête de ſoixante-deux Eſcadrons; comme ſi les Jacobires euſſent cru qu'il n'approchoit de la Boyne, que pour ſe faire voir ſur les bords. Cependant lorſqu'ils eurent remarqué qu'il commençoit ſérieuſement le paſſage, leur Cavalerie ſe détacha au petit galop pour venir recevoir la nôtre, & leur Infanterie ſe mit en marche avec la même diligence.

M. de Schomberg étoit déja paſſé avec plus de vingt Eſcadrons. Il fondit impétueuſement ſur le premier Corps de laCavalerieEnnemie, qui s'étoit hâté plus que les autres, & dans un inſtant il le tailla en piéces avec un ſi furieux carnage qu'il n'echappa point vingt hommes de huit Eſcadrons, dont il étoit compoſé. Les ſuivans qui auroient été expoſés au même ſort dans le déſordre où ils s'avançoient à la queue les uns des autres, arrêterent tout court, pour ſe mettre en ordre de bataille, & pour attendre leur Infanterie. La nôtre commençoit à paſſer la riviére ſous la conduite de Mylord Douglas, & duGénéral Major Kirex. Et l'éloignement où celle de l'ennemi étoit encore, ſembloit nous promettre d'autant plus de liberté, que le deſſein de M. de Schomberg étoit de l'attaquer, dès qu'il auroit toute ſa Cavalerie de l'autre côté de la Boyne. Le Roi qui l'avoit paſſéé des premiers, ſe tenoit entre les deux parties de ſon Armée, qu'il voyoit paſſer à droite & à gauche, expoſé au canon de l'ennemi comme le dernier ſoldat, & marquant de la main à chaque Troupe le poſte qu'il vouloit qu'elle occupât. Il quitta tout d'un coup le ſien pour s'avancer

clure non-seulement qu'à son retour il avoit trompé M. le Maréchal par des fables, mais qu'il s'étoit servi de sa confidence pour favoriser le mariage de son fils, c'est-à-dire, précisément pour trahir son attente, & lui ravir une Maîtresse dont il ne lui avoit pas caché que tout son bonheur étoit d'être aimé. Fierai-je ma vie, reprit-il, à celui qui m'a trompé avec cette cruauté & cette bassesse ?

Il y avoit de la justice dans une partie de ces plaintes ; mais j'aurois pû justifier le Chevalier Ecke sur tout ce qui avoit rapport au mariage de son fils, puisque j'étois certain par mille raisons qu'il l'avoit ignoré. Je lui devois même cette justification, & j'allois l'entreprendre, lorsque le Roi, qui n'avoit cessé un moment d'être à cheval pendant toute la nuit, se trouva vis-à-vis de M. le Maréchal, & le reconnut à la clarté des premiers rayons du jour. Il fut à nous au même instant. M. le Maréchal n'eut que le tems de me dire : Je suis le plus malheureux de tous les hommes. Tout me trahit, l'amour & l'amitié. Que j'en augure mal pour le succès de cette journée. Je n'ai que toi, Montcal, ajouta-t-il. Va dire de ma part

vers la Cavalerie au moment qu'elle achevoit de paſſer. Quoiqu'il fût convenu avec M. le Maréchal qu'il attaqueroit les ennemis en flanc, lorſque Mylord Douglas les auroit joints avec l'Infanterie, il crut remarquer à la diſpoſition du terrain qu'il auroit plus d'avantage à les prendre par derriére, & les voyant eucore aſſez loin pour aller lui-même un peu plus avant à la découverte des lieux, il vouloit gagner la hauteur à la tête de quarante ou cinquante Officiers qui faiſoient toute ſa ſuite. Mais les inſtances de M. de Schomberg le firent demeurer au front de la Cavalerie, tandis que ce Général entreprenant de ſuppléer à ſes vûes, s'avança effectivement avec le même cortége. L'Infanterie Ennemie, qui s'étoit miſe en marche avec tant d'ardeur, dans l'eſpérance d'arriver aſſez tôt pour nous diſputer le paſſage, s'arrêta tout d'un coup, lorſqu'elle s'apperçût que notre Cavalerie étoit entiérement paſſée, je fis remarquer à M. le Maréchal que c'étoit apparemment pour tirer avantage de l'inégalité du terrain, qui alloit en pente depuis le lieu où ils étoient juſqu'à la riviére, & le mouvement de leur Cavalerie qui ſe retira auſſi-tôt pour les rejoindre, confir-

ma mon obſervation. Il y avoit beaucoup d'apparence que ce qui n'auroit été qu'une rencontre tumultueuſe, s'ils fuſſent arrivés avant le paſſage de notre Cavalerie, alloit devenir un combat réglé, lorſque notre Infanterie auroit achevé de paſſer. Mais dans l'éloignement où ils étoient encore, M. de Schomberg n'ayant pas fait difficulté de s'avancer preſqu'à la moitié de la diſtance qui nous ſéparoit d'eux, nous vîmes un nombre de leurs Cavaliers qui ne nous parut pas ſupérieur au nôtre, prendre leur courſe vers nous avec l'apparence de vouloir nous attaquer. On a prétendu depuis que c'étoit le Duc de Berwick, qui s'étant figuré que le Roi étoit avec nous, avoit entrepris avec ſes plus braves Officiers de le tuer, ou de l'enlever avant qu'il pût être ſecouru. Comme il n'étoit pas queſtion d'éviter une attaque dont nous étions bien sûrs de faire partager le péril à nos Ennemis, nous nous préparâmes à les recevoir de bonne grace. Le premier choc fut bien violent, ſans être meurtrier; parce que dans l'ardeur qui animoit de part & d'autre deux partis qui n'étoient compoſés que de gens de diſtinction, la confuſion d'une rencontre ſi vive rendit preſque tous les

coups inutiles. Je fus poussé d'abord jusqu'au dernier rang, avec une partie des Gardes de M. de Schomberg que j'avois amenés à la suite. Mais tandis que je faisois les derniers efforts pour regagner le terrain que j'avois perdu, le dessein des ennemis se déclaroit par les coups terribles qui se réunissoient autour de M. de Schomberg, où la mêlée étoit devenue fort sanglante en un moment. Au défaut du Roi, ils paroissoient acharnés contre la vie de son Général ; & beaucoup plus vîte que je ne pus me faire jour jusqu'à lui pour le secourir, un Irlandois, que je reconnus bientôt pour Harryfitz, l'abbatit d'un coup de pistolet. Ce Héros infortuné tomba de son cheval, & son dernier sort auroit été d'être écrasé aussi-tôt, si le Chevalier Ecke que je n'avois point apperçû dans notre Troupe, & qui se trouvoit près de lui dans ce moment, ne se fût jetté à terre aussi promptement que M. de Schomberg y étoit tombé, & n'eût employé tout l'avantage qu'il avoit à pied pour écarter les chevaux. Mais étant blessé aussi-tôt lui-même, & voyant qu'Harryfitz cherchoit à percer M. le Maréchal de la pointe de son épée, il ne pensa plus qu'à se jetter devant son

Maître, qui refpiroit encore, & qu'à parer aux dépens de fa vie les coups qu'on lui portoit. Il la perdit au même moment, fans que fa mort pût garantir M. de Schomberg. Harryfitz acheva fa vengeance, en le perçant deux fois de fon épée ; & ce qui n'excita pas moins de pitié & d'admiration que le généreux dévoument du Chevalier Ecke, un de fes valets de chambre, nommé Ferry, qui l'avoit fuivi pas à pas avec un cheval de main, s'étant jetté fur fon corps pour lui fervir auffi de bouclier, y fut tué au même moment de plufieurs coups.

La fureur qui fe répandit dans toute notre Troupe ne laiffa pas durer longtems l'opinion que nos ennemis eurent de leur victoire. Ils perdirent plus de la moitié de leurs gens, & l'on affura que le Duc de Berwick avoit été bleffé. Pour moi, qui, malgré tous les efforts que j'avois faits pour rejoindre mon maître, n'avoient pû m'ouvrir affez tôt un paffage, je n'arrivai près de lui qu'au moment qu'Harryfitz lui portoit le dernier coup. Ce fpectacle, joint à celui du Chevalier Ecke que je voyois étendu de fon côté dans un ruiffeau de fang, m'auroit fait tomber les armes des mains, fi l'ardeur de la vengeance ne m'eût ren-

du autant de force que la tendresse de l'amitié étoit capable de m'en ôter. Je traitai barbarement Harryfitz, il faut que je le confesse ; car après lui avoir fendu la tête du tranchant de mon épée, je la lui plongeai trois fois de suite dans le sein. D'autres le vengerent aussitôt en me traitant avec la même cruauté. Je fus abbatu de plusieurs blessures, qui me firent perdre tout d'un coup la connoissance, & je ne pus jouir du plaisir de voir nos ennemis forcés de prendre la fuite au nombre de douze, qui n'étoient qu'environ le quart de leur Troupe.

Je ne leur refuse point la gloire d'avoir combattu avec une valeur obstinée ; & s'il est vrai que le Duc de Berwick fût le Chef de ce détachement, il s'est vanté sans doute d'être sorti fort heureusement d'une des plus dangereuses occasions de sa vie. La victoire auroit même été plus incertaine, si le dessein de tuer M. de Schomberg, pour lequel ils avoient réuni tous leurs efforts, ne leur eût fait négliger peut-être le soin de se défendre. Mais dois-je donner le nom de victoire à la plus grande de toutes nos pertes? Il n'y eût point d'exception dans la douleur publique. Toute l'Armée regreta un Général qui s'étoit

fait aimer dès qu'il avoit paru en Angleterre, & qui par l'effet de ses qualités personnelles avoit étouffé insensiblement jusqu'à l'envie dans ceux qui avoient été presqu'également allarmés de la grandeur de sa réputation, & de la faveur extraordinaire où il s'étoit élevé tout d'un coup auprès du Roi. Si la fortune lui avoit offert peu d'occasions de signaler son courage dans les deux Campagnes qu'il avoit faites en Irlande, il n'en étoit que plus glorieux pour lui d'avoir arrêté à si peu de frais les entreprises de l'ennemi ; & d'ailleurs son unique dessein ayant toujours été de réduire les Jacobites dans quelque détroit où il pût les accabler tout d'un coup, il ne pouvoit l'avoir exécuté mieux, puisqu'en mourant il les laissoit à l'instant d'une bataille qui devoit renverser toutes les espérances de leur parti.

Elle ne fut vûe du côté de l'Infanterie, que par la vigoureuse attaque de la nôtre, car malgré l'avantage que les ennemis avoient à tirer de leur situation, à peine eurent-ils essuyé le premier feu, que se mettant en désordre, ils soutinrent mal l'impétuosité de Mylord Douglas, & du Général Kirex. Envain le Duc de Berwick fit-il des effets merveil-

leux pour les encourager. Ils furent rompus, avec si peu d'espérance de pouvoir se rallier, que le Duc les abandonnant avec indignation, passa à la Cavalerie, qui avoit fait face avec plus d'honneur à la nôtre, & qui soutint long-tems le combat. Elle fut néanmoins renversée par le Roi même, qui avoit animé la sienne à venger la mort de son Général. Suivant les relations qui furent publiées à Londres, & que je ne lûs qu'après mon rétablissement, la déroute des Jacobites fut si complette que de plus de quarante mille Irlandois que le Roi Jacques avoit ramassés depuis son débarquement, il n'y en eût pas dix qui parussent après la bataille, soit que les autres eussent péri dans leur fuite, soit qu'étant rebutés de leur disgrace, ils eussent pris le parti de se retirer dans leurs Provinces, & d'abandonner le service du Roi Jacques. Les François, mal secondés par ces mauvaises Troupes, se retirerent en assez bon ordre à Limerick, sous la conduite d'un Officier de leur nation; nommé Boisselat; tandis que le Roi Jacques, avec le Duc de Berwick & le Comte de Lauzun, allerent se consoler de leur perte en France.

On avoit pris soin du corps de M. le Maréchal ; mais celui du Chevalier Ecke & le mien étant demeurés sur le champ de bataille, il n'y eût qu'une faveur extraordinaire du Ciel qui pût me sauver d'être mille fois écrasé par la Cavalerie. L'action générale se passa à si peu de distance qu'étant revenu à Pikois la nuit suivante, soit par la fraîcheur de l'air, soit par le mouvement que je reçûs de ceux qui me vinrent dépouiller de mes habits, je conservai assez de présence d'esprit pour remarquer autour de moi des tas d'hommes & de chevaux morts, que le Roi avoit déja donné ordre qu'on rassemblât, pour les enterrer dès le lendemain. Ceux entre les mains de qui je tombai ne me parurent pas fort touchés de la priere que je leur fis de prendre soin de ma vie ; cependant lorsqu'en remuant à peine la langue, je leur eus appris que j'étois un Officier de quelque distinction, qui leur promettois de récompenser libéralement leurs services, ils me souleverent entre leurs bras, pour me mettre sur une voiture qui étoit déja chargée de quelques Officiers blessés, à qui les mêmes espérances leur avoient fait rendre apparemment le même office. S'il me restoit quelques goutes de

sang

ſang qui ne fût pas ſorti par mes bleſſures, elles acheverent ſans doute de s'écouler dans ce mouvement, car ayant encore une fois perdu la connoiſſance, je ne la retrouvai que plus d'une heure après, dans la cabane d'un payſan où je fus tranſporté ; & ceux à qui je fus redevable d'un ſi grand bienfait s'embarraſſerent peu après m'avoir placé dans la voiture, ſi ma vie pouvoit ſe ſoutenir long-tems ſans d'autres ſecours.

Cependant mes gens, qui n'avoient pas eu de peine à s'aſſurer de mon ſort, étoient à me chercher auſſi dans le même endroit du champ de Bataille ; mais la multitude de Valets & de Vivandiers qui y étoit répandue, les ayant empêché d'étendre bien loin les yeux autour d'eux, quoiqu'on eût allumé de toutes parts quantité de feux & de flambeaux, ils ne découvrirent la route qu'on m'avoit fait prendre, qu'après avoir employé une partie de la nuit à me chercher inutilement. Ayant appris enfin qu'on avoit tranſporté dans diverſes voitures quelques Officiers qui n'étoient pas morts, ils ſe flaterent que je pourrois être de ce nombre. J'étois encore, ſi non ſans connoiſſance, du moins ſans voix & ſans forces, lorſqu'ils arriverent

à la cabane. L'obſcurité y étoit grande, & les ſecours encore ſi éloignés, qu'avant que de les recevoir, j'aurois perdu miſérablement le peu de vie qui me reſtoit. Mes gens me reconnurent tout d'un coup, parce qu'on m'avoit laiſſé mes habits. Ils me rendirent des ſoins ſi empreſſés, que m'ayant rappellé quelque apparence de chaleur, je me trouvai en état de diſtinguer Harryfitz, qui avoit été tranſporté comme moi ſur quelques eſpérances qu'on avoit eu la force de donner à ceux qui l'avoient découvert. Ses bleſſures ne le cédoient guéres aux miennes. Je l'avois abbattu d'un coup de ſabre ſur la tête; & je lui en avois enfoncé trois fois la pointe dans l'eſtomac. Il eſt vrai qu'avec les mêmes coups, j'en avois reçû un de plus ſur la tête, & deux ſur le bras gauche. Mais le ſecours de mes gens m'ayant rappellé la connoiſſance, je pus reconnoître Harryfitz, qui n'étoit pas en état d'ouvrir les yeux pour me diſtinguer. Dans la mortelle foibleſſe où j'étois, je ne laiſſai pas de me rappeller toutes les images qui m'étoient reſtées du combat; & quelque ardeur qui m'eût porté à venger la mort de M. le Maréchal, je me ſouvins avec quelque honte que ſon Meurtrier, cet Harryfitz

que j'avois traité si cruellement, m'avoit sauvé dans un autre tems la vie & la liberté. Si je l'avois puni d'avoir cherché sa gloire aux dépens d'une tête si précieuse, il me sembla que je pouvois satisfaire aussi ma reconnoissance en lui faisant donner le secours qui étoit nécessaire à sa situation. Sans le désigner autrement que par un signe, j'attachai mon Chirurgien à le servir. Le soin qu'on me vit prendre de lui porta ensuite mes gens à le faire transporter avec moi dans le Bourg voisin, où il fut logé sous le même toit & traité avec les mêmes attentions.

Madame de Montcal n'attendit pas la certitude de mes blessures pour quitter Biligargi. Sur le premier bruit qui se répandit de notre victoire, & sur mon silence qu'elle trouva long dans une telle conjoncture, elle prit le parti de se rendre aux bords de la Boyne, où la nouvelle de la mort de M. le Maréchal lui fit d'abord penser que j'étois uniquement occupé d'un si funeste événement : mais elle apprit enfin la part que j'avois eu à l'infortune de ce grand homme, & les sentimens qu'elle me connoissoit pour lui, la persuaderent d'abord que mes blessures n'étoient pas les plus douloureux

de mes maux. En effet, ma consternation & ma douleur ne firent qu'augmenter tous les jours, tandis que le danger de mes blessures diminua bien-tôt sensiblement. Non-seulement je renonçai à tout espoir de fortune militaire, après la mort de mon protecteur & de mon ami, mais je résolu d'abandonner le service ; ce fut-là la promesse que j'adressai à Madame de Montcal, en voyant les pleurs que ma situation lui faisoit répandre.

En assurant qu'aucune de mes blessures n'étoient mortelles, les Chirurgiens ne me rendoient pas mes forces, qui sembloient m'avoir quitté sans retour par l'épuisement absolu de mon sang. Je passai plus de trois semaines dans cet état, sans être capable de m'occuper d'autres soins que ceux d'une si ennuyeuse situation. Harryfitz étoit traité dans une autre chambre ; mais s'il ignoroit à qui il avoit l'obligation de ce bienfait, j'avois absolument oublié le service que je lui avois rendu. Il avoit été si mal que la curiosité n'avoit pû l'occuper beaucoup. Cependant il ne put entendre mon nom de mes domestiques, sans se faire instruire du lieu où il étoit, & par quelle générosité ou quel intérêt on lui rendoit des ser-

vices si empressés. Il frémit en apprenant qu'il étoit sous mon pouvoir. Les circonstances du combat n'étoient point effacées de sa mémoire. S'il se souvenoit d'avoir ôté la vie avec un acharnement cruel au Maréchal de Schomberg, il n'avoit pas oublié non plus que c'étoit de moi qu'il avoit reçû le premier coup de sabre qui l'avoit abbattu ; & se trouvant percé de plusieurs autres coups, il se figuroit aisément qu'ils étoient tous partis de la même main. Mes gens, qui remarquerent son inquiétude, me rappellerent ce que j'avois fait pour lui en m'apprenant qu'il étoit si près de moi ; ou plutôt me parlant de lui sans le connoître, ils brûloient eux-mêmes d'apprendre quelles pouvoient être les raisons qui m'avoient porté à le servir, & qui paroissoient lui faire regreter de m'avoir cette obligation. Non-seulement je cachai son nom & son forfait, mais le faisant assûrer aussi-tôt que je n'avois pas perdu le souvenir de Kanan, j'ajoutai quelques termes vagues par lesquels je lui faisois entendre qu'il s'étoit fait dans mon cœur une compensation d'injures & de bienfaits.

Il n'avoit pas manqué de se faire raconter aussi la disgrace irréparable du

Roi Jacques; & répondant fort bien au ſoin que j'avois eu de lui faire parler avec quelque obſcurité, il me fit dire avec la même précaution que c'étoit un malheur pour lui & pour moi que nos bleſſures nous retinſſent dans un lit. Je ne vis dans ce langage que l'ardeur d'un Homme de guerre, qui regrete de ne pouvoir être utile à ſon Parti; mais elle me donna occaſion de réflechir ſi je pouſſerois l'oubli de ſon attentat juſqu'à lui rendre la liberté après ſa guériſon. Il me l'avoit rendue à Kanan; & je comprenois bien d'ailleurs qu'après tant d'actions fameuſes par leſquelles il s'étoit attiré la haine des Proteſtans, il n'y avoit guéres de tempérament entre le retenir Priſonnier, & le dévouer au ſupplice. Mais pouvois-je auſſi le rendre libre ſans m'expoſer moi-même au reſſentiment, & peut-être au mépris de tous les Amis de M. de Schomberg, à qui l'on ne feroit jamais comprendre qu'il y eût des raiſons aſſez fortes pour m'avoir fait épargner la vie, & prendre ſoin même de la ſanté de ſon Meurtier? Il ne falloit pas eſpérer qu'en ſortant de mes mains, il pût cacher que M. de Schomberg étoit mort par les ſiennes, & c'étoit m'expoſer non-ſeulement à la

haine de tous ceux à qui ce grand nom étoit cher, mais aux reproches éternels de mon propre cœur.

Aussi-tôt qu'il fut en état de se faire transporter jusqu'à ma chambre, il me fit demander instamment la liberté de me voir. Je me fis presser plus d'une fois, & j'affectai de n'y consentir que d'un air chagrin. Malgré le service que je lui avois rendu, il sentoit fort bien que je ne pouvois l'aimer, & que la reconnoissance avoit eu à combattre des mouvemens bien opposés, pour me faire prendre quelque intérêt à sa guérison. Aussi commença-t-il par me confesser qu'il regretoit lui-même d'avoir privé l'Europe d'un de ses plus grands Hommes, & qu'il se croyoit d'autant plus coupable, que le motif de la gloire avoit eu moins de part à son action, que la force d'un ressentiment personnel. Il n'avoit jamais pardonné à M. de Schomberg de l'avoir fait condamner au supplice, après l'affaire d'Oxmanton, & depuis ce temslà toutes ses vûes s'étoient tournées à la vengeance. Mais en s'accusant de barbarie, il me fit une proposition qui me fit douter que son repentir fût sincére, ou qui me donna lieu du moins de me fier moins que jamais à son cara-

ctére. Boiſſelat s'étoit renfermé dans Limerick avec les François, & le Roi Guillaume, qui ne vouloit pas repaſſer la Mer ſans avoir détruit toute l'Irlande, s'étoit attaché lui-même à ce Siége avec ſes meilleures Troupes. Harryſitz, mécontent de voir ſes ſervices mal récompenſés par le Parti Jacobite, me propoſa de rendre un ſervice eſſentiel au Roi Guillaume, en faiſant périr d'un ſeul coup la Garniſon de cette Ville. Il étoit né à Limerick. Connoiſſant tous les détours de la Ville, il y avoit remarqué un ſouterrain qui regnoit ſous un long corps de cazerne, où il ne doutoit pas que tous les François ne fuſſent logés. Il n'en ignoroit pas non plus la ſortie qui donnoit dans un foſſé ſec, & la montagne ſervant de ce côté-là de défenſe naturelle à la Ville, il jugeoit que la garde s'y faiſoit avec négligence. Son deſſein étoit de tranſporter quelques milliers de poudre dans le ſouterrain, pour faire ſauter le corps de cazerne & tous ceux qui l'habitoient. Ce projet lui paroiſſant infaillible, il regretoit que nous n'euſſions point été en état de l'exécuter, avant que le Roi Jacques, qui avoit paſſé quelques jours à Limerick après ſa défaite, eût quitté

cette Ville pour se rendre à Kinsal, d'où il étoit parti ensuite pour retourner en France.

Malgré tous mes engagemens au service de l'Angleterre, je ne pus entendre sans horreur le plan d'une entreprise qui devoit coûter la vie à cinq ou six mille Hommes de ma Nation, sans pouvoir tirer l'épée pour se défendre. Si j'excitai Harryfitz à m'expliquer toutes ses idées, ce ne fut que pour m'assurer les moyens de couper le cours à cette perfidie. Mais je n'eus pas besoin d'y employer beaucoup d'efforts; ses blessures ne lui permettant non plus qu'à moi de penser lui-même à l'exécution de ses vûes, il ne me les communiquoit que pour m'engager à donner cette ouverture à Mylord Douglas, qui commandoit sous le Roi au Siége de Limerick. Je feignis de les approuver, jusqu'à faire prendre une plume à Madame de Montcal, pour en écrire toutes les circonstances; & lui promettant de faire valoir son zéle, je le renvoyai fort satisfait de ses espérances. Mais je ne m'occupois au fond qu'à trouver quelque voie indirecte pour les faire manquer, & le Ciel me l'offrit en amenant chez moi Mylord Gallouay, qui

ſe détourna de quelques milles pour me marquer la part qu'il prenoit à ma ſituation. Il étoit parti de Londres avec des nouvelles importantes qu'il portoit au Camp de Limerick, & qui déterminérent bientôt le Roi à quitter l'Irlande pour ſe rendre à la Haie. Je lui propoſai mes ſcrupules ſur l'offre qu'on me faiſoit de perdre d'un ſeul coup toute la Garniſon Françoiſe de Limerick. Soit reſte d'attachement pour une Nation dont il étoit comme moi, ſoit hauteur pour le noir deſſein d'un Perfide, il ne balança point à condamner la cruelle invention d'Harryfitz, & dans quelque tems qu'elle pût être propoſée, il ſe chargea d'en arrêter l'exécution.

Cet incident ne fît qu'augmenter mes difficultés ſur la conduite que je devois tenir avec le Meurtrier de M. de Schomberg. Je me ſerois arrêté enfin au Parti de le quitter, dès que ma ſanté m'auroit permis de ſouffrir le mouvement d'une voiture, & l'abandonnant à lui-même, j'aurois évité tous les reproches auſquels j'appréhendois de m'expoſer; mais j'eus encore l'obligation au Ciel de me délivrer de cet embarras, par une voie qui ſembloit juſtifier ſa Providence. L'Ecuyer de M. le Maréchal de Schomberg

avoit été dangereusement blessé en combattant près de son Maître; & quoiqu'il se fût plutôt rétabli que moi, il lui restoit des suites à craindre d'un coup de balle qui lui avoit traversé le corps. On lui conseilla d'aller prendre les eaux de Bath; & comme il s'étoit fait traiter long-tems dans le lieu où j'étois, il ne fut pas plutôt en état de marcher, que pour exercer ses forces, il vint me rendre sa premiere visite. Notre entretien ne roula que sur notre perte commune, & sur les louanges d'un Maître que nous avions les mêmes raisons de regreter. J'évitai de lui parler de Harryfitz. Mais en me quittant, il apprit qu'il y avoit dans la même Maison un Officier, qui étoit encore fort mal de ses blessures; & quoiqu'on ne pût lui en dire le nom, il se crut obligé que par l'occasion à lui faire quelques politesses. Harryfitz étoit dans un fauteuil, où sa foiblesse le retenoit encore. Quelque changement qu'une si dangereuse maladie, & la différence de l'habillement eussent pû mettre dans sa figure, l'Ecuyer, qui se nommoit Tostat, crut le reconnoître après l'avoir observé quelques momens. Mes yeux me trompent-ils, lui dit-il dans le mouvement

d'une fureur qui commençoit à s'allumer ; ne vois-je pas le monſtre qui a maſſacré barbarement mon Maître ? Et ne pouvant douter, ſur quelques excuſes mal arrangées qui échapperent à Harryfitz, que le jugement qu'il en avoit porté ne fût certain, ah ! traitre, s'écria-t-il en tirant ſon épée, comment la vengeance du Ciel t'à-t-elle épargné ſi long-tems ? Mais elle t'eſt réſervée par ma main ; & ſans conſidérer ſa ſituation ; il le perça de pluſieurs coups. Le bruit ayant attiré tout ce qu'il y avoit de gens dans la Maiſon, il ne marqua pas la moindre inquiétude de l'action qu'il venoit de commettre ; qu'on expoſe, leur dit-il, ce miſérable ſur le premier gibet. C'eſt l'aſſaſſin de M. de Schomberg. Je ne regrete que de lui avoir ôté la vie par une mort trop douce. En un moment la rage parut ſaiſir tous les Spectateurs. Ils traiterent le cadavre avec les dernieres indignités, & l'ayant traîné par toutes les rues du Bourg, ils le partagerent en pluſieurs quartiers, qu'ils attacherent dans différens lieux.

Toſtat étoit repaſſé dans ma chambre après cette exécution. L'émotion où je le vis m'en ayant cauſé beau-

coup, j'attendois qu'il m'expliquât ce que je ne sçavois encore que par le bruit que j'avois entendu. Il m'embrassa plusieurs fois. Je regarde ce jour, me dit-il, comme le plus heureux de ma vie. J'ai vengé notre Maître. Comment s'est-il fait, ajouta-t-il, que vous ayez eu si long-tems le traitre à deux pas de vous sans le connoître ? Cette question m'embarrassa. Mais connoissant de la raison & de l'honneur à Tostat, je pris le parti de lui expliquer tout le fond de mon avanture. Il confessa que je m'étois trouvé dans des circonstances délicates. Enfin j'en étois délivré ; & sans examiner trop à quels sentimens je devois me livrer, je priai Madame de Montcal de prendre cette occasion pour hâter notre départ.

Elle auroit souhaité que nous mettant dans une voiture assez douce pour gagner la mer, nous nous fussions associés à Tostat dans le voyage. Quelque fond qu'elle fît sur l'habileté de mon Chirurgien, son impatience étoit de me voir à Londres, pour y recevoir mille secours qu'il ne falloit point espérer en Irlande. Mais il nous restoit des intérêts précieux à régler. Nous ignorions le sort de Mademoiselle Fidert, & l'amitié ne nous permettoit pas de nous éloigner, sans

avoir vû ſa fortune & ſon repos bien établis. Quoiqu'il ſe fût paſſé plus d'un mois depuis la Bataille de la Boyne, la difficulté des communications & mes propres diſgraces nous avoient ôté tous les moyens de nous informer de ſa ſituation. J'ignorois même ſi elle avoit reçû ſa grace, & ſon mari l'ordre de ſe rendre à ſon Régiment. Ma réſolution étant de retourner à Greenlaſter, où je m'étois bien trouvé de l'air & des alimens après mes premieres bleſſures, & où j'avois fait un ami, que je ſouhaitois de revoir, je me propoſai de faire partir de-là quelque perſonne de confiance, ou cet ami même, ſi je le trouvois diſpoſé à ſe charger de cette commiſſion, pour aller s'aſſurer à Canterſtrof des changemens qui devoient y être arrivés. Toſtat, qui m'entendit parler de ce deſſein, s'échauffa au nom du jeune Ecke, dont le pere n'avoit pas été moins ſon ami que le mien. Je ne lui cachai pas les raiſons qui m'intéreſſoient à ſon mariage, ni même l'inquiétude qui me reſtoit pour ſa femme. Il ſe trouvoit maître abſolu de lui-même par la mort de ſon pere, & par conſéquent plus redoutable que jamais dans ſes violences. Toſtat qui avoit ſçû combien Mademoiſelle Fidert avoit été chere à M. le Maréchal, & pour qui ce

ſouvenir étoit un motif de la ſervir ; s'offrit à faire le voyage de Canterſtrof, avec d'autant plus de confiance que le jeune Ecke n'ignoroit pas l'étroite liaiſon qu'il avoit eue avec ſon pere. Il en prit occaſion de me raconter ce que j'ai déja rapporté de l'Horoſcope de M. de Schomberg. L'ayant ſuivi dans toutes ſes courſes, il étoit à Liſbone avec lui, lorſqu'il s'étoit adreſſé au Juif qui l'avoit rempli de mille préventions auſſi frivoles en elles-mêmes, qu'elles ſembloient s'être trouvées juſtes par l'événement. Elles avoient été juſqu'à lui faire changer le deſſein qu'il avoit eu de ſe fixer en Hollande, par la ſeule raiſon qu'il n'y avoit point trouvé de femmes qui euſſent fait impreſſion ſur ſon cœur, & que pour remplir la prédiction du Juif, il falloit qu'il aimât, & qu'il fût aimé. On peut la compter du moins parmi ſes motifs : car il en avoit ſans doute un plus puiſſant dans l'amitié du Roi Guillaume, qui lui avoit promis en le faiſant partir avec lui pour l'Angleterre, toutes les faveurs dont il prit bien-tôt plaiſir à le combler.

J'acceptai l'offre de Toſtat ; & je lui donnai pour guide le valet qui avoit ſervi Mademoiſelle Fidert, avec la ſeule

précaution de lui recommander, non seulement de ne pas se faire accompagner de ce garçon en entrant au Château, mais d'éviter même tout ce qui pourroit rappeller à l'imagination d'Ecke les sources de sa jalousie. Ainsi je le priai d'éviter jusqu'à mon nom ; ce qui ne m'empêcha point de le charger d'une Lettre pour Mademoiselle Fidert, par laquelle je l'exhortois à s'ouvrir avec confiance à celui qui l'alloit voir de la part de Madame de Montcal & de la mienne. Quelques allarmes que nous eussions ressenties long-tems pour cette chere amie, il nous parut, en considérant l'effet que la bonté du Roi avoit dû produire sur son mari, que nous devions mieux augurer de son établissement ; & jugeant trop favorablement d'un furieux qui étoit capable de l'excès de toutes les passions, nous vîmes partir Tostat avec l'espérance de recevoir les plus heureuses nouvelles à son retour. M'étant fait transporter à Greenlaster, j'y passai quelques jours dans une tranquillité qui avança beaucoup ma guérison. Le Comte de Solms, qui avoit reçû deux dangereuses blessures à la Boyne, s'étoit retiré au Château de Perwith, où il commençoit aussi à se réta-

blir. Il n'apprit point que j'étois si proche de lui sans me faire presser de le voir souvent. Je répondis à cette politesse avec tout l'empressement qu'elle méritoit de la part d'un Seigneur qui avoit été lié fort étroitement avec M. de Schomberg, & qui m'avoit toujours honoré d'une estime distinguée. Nous étions fort éloignés néanmoins de la familiarité; mais elle se forma si promptement dans les visites que je lui rendis, qu'étant devenus inséparables, il me confia les raisons qui lui avoient fait abandonner l'Allemagne immédiatement après la ligue d'Ausbourg. L'Electeur de Baviere, dont il aimoit la sœur, avoit regardé comme un affront qu'il eût entrepris de rendre secretement des soins à cette Princesse, & l'avoit fait menacer de toute sa vengeance, s'il continuoit de la voir sans témoins. Cet avis avoit fait garder plus de mesures au Comte; mais loin de se réfroidir, il avoit cherché de nouvelles voyes pour soutenir son intrigue, jusqu'à se déguiser en femme, & se présenter à la Princesse sous le nom d'une Dame Etrangere, qui venoit implorer sa protection. Cet artifice lui avoit réussi dans plusieurs visites. Mais il fut reconnu, & quelques domes-

tiques lui firent l'insulte de lui couper les juppes. Ne pouvant douter qu'ils n'eussent agi par l'ordre de l'Electeur, il trouva l'outrage fort supérieur à l'offense ; & dans une Diete de l'Empire, où le pouvoir souverain est plus limité, le rang de son ennemi ne l'auroit pas empêché de faire éclater son ressentiment, si l'Electeur ne l'eût prévenu lui-même dans une partie de chasse que les Princes de la Diete faisoient près d'Ausbourg. Il prit le Comte à l'écart ; & soit pour lui faire raison ou pour satisfaire le mouvement de sa propre haine, il lui offrit le choix de l'épée ou du pistolet. Mais dans le tems qu'ils se disposoient à se traiter sans ménagement, plusieurs Officiers de la suite de l'Electeur les surprirent ; & l'indignation qu'ils eurent de la hardiesse du Comte les auroit portés à lui faire quelque nouvelle insulte, si leur Maître ne les eût forcés de le respecter. Tous ses amis voyant peu de sureté pour lui dans Ausbourg, le presserent de s'éloigner ; ce qui ne l'empêcha point avant son départ de se procurer encore une fois l'occasion de voir la Princesse. Et s'ouvrant même à moi sur les termes où il étoit avec elle, il me fit entendre qu'elle n'avoit point d'éloi-

gnement pour quitter l'Allemagne avec lui. Il étoit paſſé en Hollande, où il s'étoit fait un honneur d'accompagner le Prince d'Orange dans ſon Expédition.

Madame de Montcal étoit avec moi dans les viſites que je lui rendois preſque tous les jours à Perwith. Le penchant qu'il avoit à la galanterie lui fit entreprendre de plaire à ma femme ; & jugeant d'elle par l'idée que les Etrangers ſe forment des Dames Françoiſes, il crut apparemment qu'il la trouveroit diſpoſée à ſe faire un amuſement de ſes ſoins. La voye qu'il prit n'étoit pas ſans adreſſe. Madame de Montcal s'étoit liée avec la femme du Maire de Greenlaſter, qui la quittoit peu, & qui étoit ordinairement de nos voyages. Ce fut à celle-ci que le Comte parut d'abord adreſſer ſes ſoupirs, & ma femme y fut trompée pendant quelques jours. Mais cette Dame qui n'avoit pas moins de vertu que de beauté, n'avoit écouté les propoſitions du Comte que pour lui ôter également l'eſpérance, & qu'elle fût propre à s'en charger, & que Madame de Montcal voulût les recevoir. Enfin ſes importunités la forcerent de s'ouvrir à nous. Nous traitâmes ce récit de badinage, & je fus le premier à répondre que je féli-

citois ma femme d'avoir mérité l'estime d'un si galant homme. Cependant le Comte, rebuté de la Dame Irlandoise, prit le parti de s'adresser directement à Madame de Montcal. Elle lui fit sans doute les réponses qui convenoient à ses principes; mais lorsqu'elle voulut m'en rendre compte, j'en badinai avec elle-même, & je la priai de croire que je n'avois pas besoin de ce détail pour être tranquille sur sa tendresse & sa fidélité. Je continuai de prendre cette avanture du même ton, jusqu'à faire connoître au Comte que je n'ignorois pas les dispositions de son cœur, & que j'étois ravi que les charmes de ma femme eussent été capables de lui faire oublier une Princesse d'Allemagne. Peut être cette affectation de sécurité fut-elle poussée trop loin; mais quoique Madame de Montcal affectât d'en rire aussi, elle en fut insensiblement choquée, sur tout après un tour que je lui fis malicieusement. Elle étoit à jouer avec quelques personnes du voisinage, qui se rendoient aussi souvent que nous au Château de Perwith. Je me tenois debout derriere elle, & dans la familiarité qui s'étoit établie entre toutes les personnes qui composoient notre société, je n'avois pas fait difficulté de

passer les deux bras sur ses épaules, & d'avoir les deux mains appuyées sur son sein. La vûe du Comte de Solms, qui étoit de l'autre côté de la salle, me fit naître l'envie de l'appeller d'un signe de tête; & retirant doucement mes mains, je l'invitai sans bruit à prendre la place & la posture où j'étois. Il le fit si adroitement que Madame de Montcal n'eut pas la moindre défiance que ce fût un autre que moi. Pendant ce tems, je me rendis de l'autre côté de la table, où je demeurai quelques momens derriere le fauteuil de celui qui étoit vis-à-vis d'elle. Ses yeux s'éleverent sur moi, & se baisserent ensuite sur son jeu, sans qu'elle parût frappée de la moindre réflexion. Mais les ayant levés pour la seconde fois, je remarquai qu'elle me considéroit attentivement; & quittant tout d'un coup sa place avec un cri de surprise & d'effroi, elle se débarrassa brusquement des bras du Comte, qui fit quelques efforts pour la retenir. Ce spectacle avoit beaucoup réjoui l'assemblée; & m'animant moi-même à la joye, je fis agréablement quelques reproches à ma femme d'avoir si mal appris à me distinguer d'un autre homme. Avec beaucoup d'esprit & d'usage du monde, elle fut la

ſeule à qui cette plaiſanterie déplut. Je découvris ſon chagrin, & j'abrégeai une ſcene qu'elle ne ſupportoit pas volontiers. Son humeur, qui étoit naturellement enjouée, parut ſombre pendant quelques jours, ſans que mes careſſes & mes excuſes fuſſent capables de diſſiper cette mélancolie. Enfin je lui vis plus de gayeté, mais ce ne fut point avec moi; ou ſi elle m'adreſſoit par intervalles quelque choſe de vif & de badin, j'y remarquois un air de contrainte. Elle alla bientôt juſqu'à donner quelques marques d'intelligence avec le Comte. Elle lui parloit à l'oreille; elle paroiſſoit écouter avec plaiſir ſes réponſes: elle applaudiſſoit à ſes moindres actions. Cette conduite fit d'abord peu d'impreſſion ſur moi; mais j'avoue que la voyant croître par dégrés, à meſure que j'y paroiſſois moins ſenſible, elle eut enfin la force de me cauſer quelque inquiétude. Je devins rêveur & taciturne à mon tour. Le Comte de Solms, à qui j'avois trouvé juſqu'alors mille qualités aimables, ne me parut plus qu'un fanfaron, & l'homme du commerce le plus ennuyeux. Loin de marquer le même empreſſement à l'aller voir, je trouvois toujours quelques prétextes pour remettre le voyage au

lendemain ; & je ſentois malgré moi une ſecrete amertume, lorſque Madame de Montcal répondoit elle-meme à mes difficultés, & trouvoit quelque bonne raiſon pour lever les obſtacles.

L'abſence de Toſtat avoit duré ſi longtems que cette ſeule allarme me fourniſſoit tous les jours des objections contre les voyages de Perwith. Il étoit bien étrange en effet qu'il ſe fût déja paſſé plus de quinze jours ſans que nous euſſions reçû de ſes nouvelles, & qu'il ne m'eût pas renvoyé du moins le valet que je lui avois donné pour guide. Deux jours s'écoulerent encore, pendant leſquels mes propres peines ſembloient me diſpoſer à la compaſſion pour celles d'autrui. Enfin je vis arriver mon valet, qui s'offrit à moi d'un air ſi triſte & ſi agité, qu'il me fit préſentir une partie de ſa commiſſion. Je n'en attendis du moins rien d'heureux pour Mademoiſelle Fidert, quoique ce ne fût point encore ſur elle que la fortune avoit fait tomber ſes plus rigoureux coups.

Mon valet revenoit chez moi par ſes ordres ; car Toſtat ne vivoit plus. Il étoit parti, non du Château de Canteſtrof, mais de celui de Rekbik, qui étoit tombé à Mademoiſelle Fidert avec l'héri-

tage de ſon frere. Après m'avoir préparé à d'affreuſes nouvelles, il m'apprit que Toſtat ayant ſuivi mes conſeils en arrivant au Château d'Ecke, avoit feint de n'y être amené que par les tendres ſentimens qui l'avoient attaché au pere, & par le déſir de ſe conſoler de ſa perte avec le fils d'un ami ſi cher. Ecke lui avoit fait d'abord un accueil fort civil, & cette politeſſe avoit duré dans leur premier entretien juſqu'aux queſtions que Toſtat avoit commencées ſur le Meſſager & les dépêches qu'il avoit dû recevoir du Camp de la Boyne. Les mêmes ſoupçons qui l'avoient empêché d'obéir aux ordres de ſon Général & de ſon Pere, lui avoient fait naître dans l'eſprit la plus cruelle défiance. Il s'étoit imaginé tout d'un coup qu'un homme ſi bien inſtruit de l'ordre qu'il avoit reçû, devoit avoir eu quelque part aux intentions qu'il avoit ſuppoſées à M. le Maréchal & à ſon Pere; c'eſt-à dire, que s'étant perſuadé alors que le deſſein de M. de Schomberg & celui de ſon Pere, en le rappellant d'une maniere ſi extraordinaire, & ſi long-tems avant le terme qui avoit été impoſé à ſon exil, n'étoit que de lui enlever ſa femme, dans l'opinion où il les ſuppoſoit toujours qu'elle étoit
ſa

ſa Maîtreſſe, il crut qu'après leur mort Toſtat penſoit encore à l'exécution de leur entrepriſe. S'il ne s'emporta point ſur le champ aux dernieres violences, ce fut par la ſeule conſidération qu'il crut devoir à un homme qui avoit été l'ami de ſon Pere. Il ſe contraignit, pour le traiter avec des égards forcés, dont il lui tardoit de voir bien-tôt la fin. Mais n'ayant pû ſe diſpenſer de lui laiſſer prendre quelques jours de repos dans ſa maiſon, il ne ſe fut pas plutôt apperçû qu'il avoit cherché l'occaſion d'entretenir ſa femme à l'écart, qu'il prit avec lui l'air le plus froid, tandis que d'un autre côté il força Mademoiſelle Fidert de garder ſon Appartement.

Il ne fut pas difficile à Toſtat, que j'avois prévenu en lui communiquant toutes mes lumieres, de pénétrer une partie des mouvemens jaloux qui l'agîtoient. Cependant le déſir d'exécuter fidelement ſa commiſſion lui fit affecter d'avoir les yeux fermés ſur toutes les apparences. Il avoit déja remis ma Lettre à Mademoiſelle Fidert, & le récit qu'elle lui avoit fait de ſes peines l'ayant perſuadé qu'elle avoit beſoin plus que jamais d'être ſecourue, il avoit renouvellé le conſeil qu'elle avoit reçû de moi par

ma premiere Lettre, de se rendre dans ses propres Terres, où elle pouvoit se mettre à couvert des violences d'un mari si furieux, aussi long-tems du moins qu'il différeroit la déclaration de leur mariage. Ce conseil supposoit dans ma Lettre, qu'Ecke dût se rendre aux ordres de M. le Maréchal, qui le rappelloient à l'Armée; mais les circonstances étant changées, il devenoit une imprudence, par laquelle Mademoiselle Fidert se laissa d'autant plus facilement entraîner que dans la bouche d'un homme qui lui venoit de la part de Madame de Montcal & de la mienne, elle le regarda au contraire comme le sentiment de ses amis, & comme le meilleur parti qu'elle eût à choisir. Sa résolution fut hâtée par quelques incidens qui redoublerent ses craintes. Tostat ayant employé toute son adresse pour la voir, eut le malheur de ne pas échapper aux yeux qui l'observoient. Les ménagemens qu'on eut pour lui ne servirent qu'à échauffer la fureur dont Mademoiselle Fidert ressentit les marques. Elle ne balança plus à partir; & pour se mettre à couvert de toutes sortes de nouveaux soupçons, elle résolut de se faire conduire par mon valet, qui étoit dans le voisinage du Château,

tandis que Tostat demeureroit quelques jours près d'Ecke, avant que de la rejoindre.

Son départ jetta ce furieux dans des transports qui ne peuvent être représentés. Il ne pouvoit les tourner sur Tostat qui ne s'étoit point éloigné de sa maison, & qui avoit même évité de prendre part aux mouvemens que Mademoiselle Fidert s'étoit donnés pour les préparatifs de sa fuite. Cependant lorsqu'il le vit prêt à le quitter, sa jalousie trop éclairée lui fit comprendre que le tems qu'il avoit passé chez lui depuis le départ de sa femme, pouvoit n'être qu'un voile pour couvrir leur intelligence. Il le fit suivre. La Terre de Rikfek étoit à trente milles de Canterstrok. L'Espion qui étoit attaché à sa suite, crut avoir tout obtenu, lorsqu'il se fut assuré que Mademoiselle Fidert étoit au même lieu; il porta aussi-tôt cette importante nouvelle à son Maître.

Notre amie s'étoit rendue coupable d'une nouvelle imprudence, en négligeant de marquer elle-même à son mari le lieu de sa retraite & les motifs de sa fuite. N'eût-elle eu pour prétexte que le délai qu'il apportoit encore à la publication de son mariage, personne ne

l'auroit condamnée de se retirer dans sa maison paternelle, & d'y attendre qu'il la revêtît d'un titre, sans lequel il ne lui convenoit plus de vivre avec lui. D'ailleurs, il avoit differé jusqu'alors à faire revêtir la grace qu'elle avoit obtenue du Roi, des formalités qui étoient encore néceſſaires du côté des Tribunaux d'Irlande; & cette raison étoit une excuse de plus, puisqu'il n'y avoit rien de si pressant pour elle que de s'assurer la jouissance tranquille de ses biens. Mais en arrivant à Rikſek elle devoit une Lettre à son mari. Il étoit peu nécessaire aussi que Tostat marchât sur ses traces; & son zéle manquoit encore de prudence, après avoir reconnu que la jalousie d'Ecke s'attachoit particulierement à lui. Aussi son malheur ne fut-il regreté de personne. Ecke se mit en marche sur les premiers éclairciſſemens qu'il reçut de son Courrier. Il se les fit confirmer dans le voisinage de Rikſek; & n'en demandant point d'autres pour se croire autorisé à la vengeance, il fit appeller Tostat; il le força de se battre sans un mot d'explication, & sa fureur fut assez heureuse pour le tuer du premier coup. Peut-être réservoit-il le même châtiment à sa femme. Mais sur quelque défiance

que mon valet lui fit naître en voyant appeller Tostat par un inconnu, elle prit des mesures assez promptes pour se faire un azile impénétrable de sa maison. Ecke, qui ne manqua point de s'y présenter avec audace, comprit en la voyant défendue par quelques gens armés, qu'on s'étoit mis en état de ne pas craindre ses violences. Ne pouvant tirer aucun droit de son mariage, qui n'étoit pas connu dans la Terre de sa femme, & n'osant même se promettre de la sureté après l'excès auquel il venoit de s'emporter, toute sa rage n'empêcha point qu'il ne prît le parti de la fuite.

C'étoit dans la douleur de cette nouvelle infortune que Mademoiselle Fidert m'avoit dépêché mon valet, avec une Lettre où elle imploroit le secours de mon amitié. Elle me déclaroit, que n'ayant plus ni de repos, ni même de sureté à espérer pour sa vie, avec un mari dont elle connoissoit le terrible caractere, elle étoit résolue non-seulement de se mettre à couvert de ses fureurs par une séparation perpétuelle, mais de faire casser, s'il étoit possible, un si malheureux mariage. Elle me conjuroit de ne pas quitter l'Irlande sans faire le voyage de Riksek avec Madame de Monteal;

& si elle étoit assez heureuse pour se dégager de ses chaînes, elle nous faisoit entendre que son dessein étoit de vendre son bien & de repasser en Angleterre avec nous.

Nous fûmes vivement touchés de sa situation. Le malheur de Tostat ne nous auroit pas moins affligés, s'il ne se l'étoit attiré comme volontairement par l'indiscretion de son zéle. Je trouvai même, en interrompant mon valet, quelques raisons de croire qu'il étoit entré dans ses services une autre sorte d'intérêt, qui convenoit peu à un homme d'honneur dans les tristes circonstances où il avoit trouvé Mademoiselle Fidert. Les soupçons d'Ecke n'avoient pas été sans fondement. Tostat avoit pris de l'inclination pour sa femme ; & peut-être s'étoit-il flaté, en la suivant dans sa Terre, de tirer quelque avantage de son embarras pour s'établir dans son cœur. Elle me confessa elle-même que c'étoit lui qui lui avoit inspiré la premiere idée de faire rompre son mariage ; & que la lui voyant recevoir avec ardeur, il n'avoit pas fait difficulté de se proposer à elle pour succéder aux droits qu'il vouloit faire perdre à son mari. Mais sans se croire celui de s'en offenser, elle avoit re-

jetté une propofition qui ne s'accordoit pas déformanis avec le dégout qu'elle avoit pris pour l'amour. Je ne me fuis arrêté à cette remarque que pour me juftifier de la mort de Toftat, à laquelle on pourroit m'accufer d'avoir contribué en l'engageant au voyage de Canterftrof.

Madame de Montcal, à qui les intérêts de Mademoifelle Fidert étoient prefqu'auffi chers que les nôtres, approuva beaucoup le deffein qu'elle avoit de faire caffer fon mariage, & m'excita vivement à ne rien épargner pour lui rendre un fi important fervice. En le défirant autant qu'elle, je n'y voyois point toute la facilité qu'elle fe figuroit. Cependant je me rendis à l'empreffement qu'elle me marquoit auffi pour lui porter quelque confolation dans fa retraite. Et mon intérêt m'y parut mêlé, parce que c'étoit m'éloigner du Comte de Solms, qui commençoit à me caufer des inquiétudes férieufes, quoique j'euffe encore honte de me faire cet aveu à moi-même. Un mouvement dont je ne pus me défendre, me fit faifir cette occafion de fatisfaire ma jaloufie. Vous ne craignez donc point, dis-je à ma femme, de regreter Perwith & tous les agrémens qu'il paroît avoir

pour vous. Ma rougeur m'auroit trahi, quand Madame de Montcal n'auroit pas connu aussi bien que moi la cause de cette demande. Elle me regarda pendant quelques momens d'un air satisfait ; & m'embrassant ensuite avec le mouvement d'une vive tendresse, Ah ! me dit-elle, vous n'êtes donc pas aussi insensible à la jalousie que vous avez affecté de le paroître, & vous concevrez peut-être à la fin ce qu'il m'en coute, lorsque je vous vois comme indifférent pour les prétentions qu'un autre a sur mon cœur. Nos explications furent aisées après cette ouverture. Je convins qu'en effet il y a une jalousie inséparable de l'amour, qui mériteroit peut-être un meilleur nom pour la distinguer de la noire fureur dont Ecke étoit un exemple, & qui doit être respectée mutuellement entre deux personnes qui font profession de s'aimer. Si je me rendois témoignage que c'étoit la vivacité de ma tendresse qui me l'avoit fait sentir, je devois être charmé de reconnoître aux mêmes marques que j'étois aimé avec la même ardeur, & rendre graces à ma femme d'avoir réveillé le sentiment de mon bonheur par une si bonne leçon.

Ma santé n'étoit pas si bien rétablie

que je n'eusse besoin de la ménager par des attentions continuelles, sans quoi je ne me serois pas crû dispensé de rejoindre nos Troupes, qui continuoient le siége de Limerick. Mais l'hiver qui commençoit à s'approcher, me forçant de garder encore plus de précautions, je consentis à l'aller passer chez Mademoiselle Fidert, du moins s'il n'arrivoit rien de la part de son mari, qui nous obligeât plutôt de la quitter. Dans d'autres circonstances j'aurois eu plus d'égards pour les noires imaginations de ce furieux, & je ne me serois pas exposé à me faire soupçonner encore de chercher sa femme par d'autres motifs que ceux de l'amitié; mais lorsque sa jalousie ne distinguoit personne, & qu'elle lui faisoit étendre indifféremment sa haine sur tout ce qui avoit eu quelque rapport à elle, je ne crus devoir aucun ménagement à de si odieux caprices, d'autant plus que la présence de Madame de Montcal suffisoit pour justifier mes intentions. Nous arrivâmes à Riksek dans un tems où notre visite ne pouvoit jamais lui causer plus de joie. Quelques anciens amis de sa famille étoient venus l'avertir qu'Ecke avoit paru aux environs de sa Terre avec une Troupe de

gens armés ; & le bruit de son avanture s'étant répandu par les démarches qu'il avoit faites pour donner une couleur de justice à ses prétentions, on ne doutoit point qu'il ne fût résolu d'employer la violence des armes pour se faire ouvrir les portes de Rikſek. Mademoiselle Fidert déja tremblante, n'avoit point d'autre ressource que dans le secours de ceux qui lui donnoient cet avis ; mais ils étoient trop peu aguéris pour la rassurer, & ma présence lui parut valoir une armée. Je lui promis en effet qu'aussi longtems qu'il me resteroit un souffle de vie, j'employerois toutes mes forces pour la défendre. J'avois quatre domestiques qui valoient les meilleurs soldats. Les siens, quelques paysans de sa dépendance, & les trois honnêtes gens qui s'étoient réunis pour l'avertir, suffisoient d'abord pour nous garantir de la surprise. J'observai la situation de sa maison. Elle étoit défendue par un large fossé, comme la plupart des châteaux d'Irlande. Avec un peu de vigilance & de résolution, je conçus qu'il falloit du canon pour nous forcer.

Je tournois encore nos préparatifs de défense en badinage ; mais quelques paysans que j'envoyai à la découverte

me rapporterent qu'ils avoient vû effectivement vingt Cavaliers bien armés qui se tenoient à couvert derriére un bois, & qui attendoient vraisemblablement la nuit pour exécuter leur dessein. Il n'y eut point alors de précautions qui me parûssent inutiles. J'armai de tout ce qui me parut propre au combat, ceux qui étoient disposés à se conduire par mes ordres. Je les postai dans les lieux par où je me défiai qu'on penseroit à nous surprendre; & choisissant pour moi-même & pour mes quatre domestiques un poste d'où j'étois sûr que nos pistolets, qui étoient nos seules armes à feu, feroient une terrible expédition, j'attendis tranquillement l'ouverture du siége. Cependant il me vint à l'esprit, avant la fin du jour, d'employer une voye plus douce pour écarter nos ennemis. Comme ils ignoroient qu'ils dûssent trouver tant de résistance, je me flatai qu'en apprenant qu'ils étoient attendus, & que c'étoit à moi qu'ils auroient à faire, ils pourroient se refroidir dans leur entreprise. Un paysan, à qui je crus découvrir quelque esprit, reçut ordre de moi d'aller au devant d'Ecke, & de se procurer l'occasion de lui raconter tout ce qui se passoit au Château de Rixsex. Je

lui recommandai de groſſir un peu les circonſtances, & de faire valoir ſur-tout nos armes, qui avoient beſoin de beaucoup d'exagération pour paroître redoutable à nos ennemis ; car à la réſerve de celles que j'avois apportées, elles ne conſiſtoient qu'en deux mauvais fuſils dont je n'aurois pas cru pouvoir me ſervir ſans riſque. J'avois fait prendre aux gens de Mademoiſelle Fidert des fourches, des broches, & tout ce qui s'étoit préſenté dans un Château, qui reſſembloit à une Métairie plus qu'à une Place de guerre.

Mon ſtratagême eut une partie de l'effet que je m'en étois promis. Ecke ſurpris de voir ſon projet éventé, abandonna le deſſein de l'attaque ; mais ce fut pour former une réſolution à laquelle je ne m'étois point attendu. Après nous avoir laiſſés tranquilles pendant la nuit, il m'envoya le matin un de ſes gens ; avec une lettre injurieuſe par laquelle il me reprochoit ma perfidie, & dont la concluſion étoit de me défier au combat. Il m'attendoit ſeul, diſoit-il, ou en nombre égal à celui dont je voudrois me faire accompagner. Avant que de communiquer cette lettre aux deux Dames, j'examinai mûrement quelles loix l'hon-

neur m'imposoit. Devois-je accepter le défi d'un furieux avec qui je n'avois rien de personnel à démêler, & contre lequel je ne prenois parti que pour rendre service à un femme douce & innocente ? Mes réfléxions me persuaderent que, loin de me faire applaudir par les honnêtes gens, je mériterois d'être accusé moi-même d'emportement & de légereté ; sans compter que ç'eût été justifier les bruits qu'Ecke avoit répandus contre l'honneur de sa femme, & me mettre au rang de Tostat, dont personne n'avoit plaint l'infortune. Je pris donc le parti de faire une réponse modérée, par laquelle j'exhortois Ecke à prendre des voyes moins violentes pour faire renaître à sa femme le désir de vivre avec lui ; & par rapport au combat qu'il me proposoit, je l'assurai que ne lui portant aucune haine, je ne voulois me battre qu'autant que j'y serois forcé par la générosité & la justice, pour défendre une femme que j'estimois, & qui étoit liée d'une étroite amitié avec la mienne. J'eus soin, tandis que j'écrivois cette lettre, de donner quelques ordres militaires qui furent entendus du Messager ; & je le chargeai, en le renvoyant, de déclarer à son maître que, s'il de-

voit craindre peu que je le pourſuiviſſe; il devoit s'attendre auſſi d'être reçû avec toute la vigueur par laquelle je croyois m'être aſſez fait connoître.

J'ai ſçû que ma réponſe l'avoit mis en fureur. Il s'approcha du Château en plein jour. Il en fit le tour pluſieurs fois, comme s'il eût cherché quelque paſſage pour affronter tous les périls. Mais le ſoin que j'eus de préſenter mes gens à chaque face, en leur faiſant traverſer le corps de Logis à meſure qu'il faiſoit le tour du foſſé, lui perſuada qu'ils étoient quatre fois du moins en auſſi grand nombre qu'il les voyoit de chaque côté. Il ſe retira ſans avoir lâché un coup de fuſil. Je le fis ſuivre. On me rapporta vers le ſoir qu'il s'étoit poſté dans le même bois où il avoit paſſé la nuit précédente, & je ne le crus pas réſolu d'abandonner ſon entrepriſe, puiſqu'il s'obſtinoit à ne pas s'éloigner.

Cependant Mademoiſelle Fidert étant plus déterminée que jamais à faire caſſer ſon mariage; je lui conſeillai de commencer promptement les premiéres procédures, ne fut-ce que pour intéreſſer les Tribunaux de la Juſtice à la délivrer de cette oppreſſion. Nous fîmes partir l'Intendant de ſes affaires pour Armagh,

qui étoit dans le voisinage, avec ordre non-seulement de présenter sa requête aux Juges, mais de demander sur le champ main forte, pour donner la chasse à vingt brigans qui jettoient autant d'allarmes dans le pays, qu'ils en avoient causé dans le Château qu'ils vouloient attaquer. Les Compagnies de Justice ne sont pas mieux armées en Irlande qu'en Angleterre : cependant il parut si chocquant aux Juges d'Armagh qu'on vînt braver leur autorité à si peu de distance de leur Tribunal, qu'ils obtinrent du Gouverneur du Château quarante soldats de sa Garnison ; & mon nom n'étant que trop connu en Irlande depuis l'affaire de Tilpenny, ils me chargerent, en m'envoyant ce détachement, de le commander au nom du Roi pour la défense du pays. Je m'attendois si peu à recevoir ce secours, qu'apprenant à l'entrée de la nuit qu'on voyoit approcher du Pont une Troupe considérable de gens de pied, je ne doutai point que ce ne fût Ecke, qui avoit fait quitter ses chevaux à ses gens pour nous venir assiéger dans toutes les regles de la Guerre, je me crus au moment de ne plus rien ménager ; & me réjouissant de ce qu'il prenoit le tems de la nuit, j'espérai que les téné-

bres me feroient suppléer plus aisément par ma conduite & par la résolution dont mes Compagnons étoient remplis à l'inégalité du nombre & à la foiblesse de nos armes. Cette erreur pensa couter la vie à quelques soldats d'Armagh; car jugeant de l'endroit par lequel on pouvoit entreprendre de nous forcer, j'y avois placé toutes nos armes à feu, qui consistoient en douze pistolets & deux fusils, avec ordre de faire leur décharge au premier mouvement qu'ils entendroient à l'autre bord du fossé. Mais l'Intendant de Mademoiselle Fidert s'étant présenté seul au Pont, rendit la tranquillité aux deux Dames qui s'abandonnoient déja à toute leur frayeur. L'arrivée d'un secours si puissant nous rassurant désormais contre toutes sortes d'entreprises, je formai sur le recit de l'Intendant un dessein dont j'espérois encore plus de succès. Lorsqu'il m'eût appris que la requête de Mademoiselle Fidert avoit été reçûe favorablement, & que l'ordre étoit déja porté d'assigner Ecke pour exposer ses défenses, je résolus de lui donner avis au nom de sa femme que s'étant adressée à la Justice, elle étoit absolument hors de sa dépendance, du moins jusqu'à la conclusion

du procès ; & pour donner plus de force à cette lettre, je pris le parti de la lui faire porter par le détachement d'Armagh, soutenu encore de quinze hommes que j'avois avec moi. S'il entroit dans ce dessein quelque autre vûe que d'informer Ecke de la vérité, c'étoit de l'humilier, par la pensée que je ne voulois pas profiter de mon avantage pour le punir de ses injures, & de le porter promptement à se retirer. Je défendis à l'Officier qui commandoit le détachement de lui faire la moindre insulte ; & je voulus même que demeurant à cent pas de lui avec sa Troupe, il lui fit porter ma lettre par un seul homme, qui l'avertiroit seulement de la grace qu'on lui faisoit de l'épargner. Le détachement partit ; mais il ne s'étoit pas passé un quart d'heure que je l'entendis revenir, avec un bruit qui m'annonçoit quelque nouvel événement. Il m'amenoit Ecke qui s'étoit laissé prendre sans défense. L'Officier, sans avoir eu dessein de passer mes ordres, avoit crû qu'ils consistoient principalement à mettre nos ennemis hors d'état de nous nuire, en évitant néanmoins de combattre ; & si j'avois compté que la confusion & la crainte leur feroient prendre le parti de

se retirer, il s'imagina qu'il me seroit encore plus agréable de me les voir présenter prisonniers & désarmés. C'étoit un vieux Lieutenant de Grenadiers, qui avoit acquis son expérience dans les guerres de Charles II. Au lieu de faire connoître sa marche à la Troupe d'Ecke, il avoit entrepris de le surprendre. Ayant envoyé quelques-uns de ses gens aux observations, il avoit appris d'eux qu'Ecke montoit à cheval avec les siens. La nuit étoit devenue fort obscure, & c'étoit le tems qu'Ecke avoit attendu pour mettre notre vigilance à l'épreuve. Quoiqu'il ne se fût point apperçû de notre petit nombre, il avoit sçû que nous étions fort mal armés, & ses espérances s'étoient ranimées par cette nouvelle. L'Officier d'Armagh fit deux hayes de de ses soixantes hommes, & les posta des deux côtés du chemin, qui étoit bordé heureusement de deux fossés secs, où ils auroient pû se cacher sans peine; quand ils n'auroient point été favorisés par les ténébres. Comme il n'étoit point question de voyes sanglantes, il ne leur ordonna que par précaution, de se tenir prêts à tirer. Et prenant lui-même un poste convenable à son dessein, il attendit qu'Ecke se fût engagé dans cette

embuſcade. Il laiſſa paſſer deux Cavaliers, qui marchoient comme à la découverte, cent pas devant leur Troupe. Mais les autres ne furent pas plutôt dans le piége, que ſe préſentant ſeul à leur Chef; arrêtez, lui dit-il. Je ſuis le Commandant de la Garniſon d'Armagh, & j'ai mes ſoldats aux deux côtés du chemin, prêts à vous paſſer par les armes au moindre ſigne de réſiſtance. Une Troupe d'Oiſeaux ne ſe laiſſe pas envelopper plus facilement dans les filets du Chaſſeur. A moi mes gens, s'écria l'Officier, & quartier pour ceux qui ſe rendront de bonne grace. Le bruit de ſoixante hommes qui n'avoient qu'un pas à faire pour appuyer le bout du fuſil ſur les reins de chaque Cavalier, acheva de rendre Ecke & ſa Troupe immobile. Ils mirent pied à terre au premier ordre du Lieutenant d'Armagh, qui fit garder leurs chevaux & leurs armes par vingt de ſes ſoldats, tandis que les quarante autres ſe mirent en état de conduire leurs priſonniers, ſans crainte de les voir manquer de ſoumiſſion.

L'embarras où m'alloit jetter cette nouvelle ſcéne me fit balancer ſi je devois donner des louanges à l'Officier, ou lui faire un reproche de ne s'être pas

conformé plus exactement à mes ordres. Le reste néanmoins avoit été conduit avec beaucoup de sagesse. En arrivant au Château, il avoit laissé les Cavaliers d'Ecke à quelque distance du Pont, sous la garde de son détachement ; & ne s'étant présenté qu'avec mes quinze hommes, ausquels il avoit livré Ecke pour me l'amener, il se hâta même d'entrer avant eux, & de venir m'annoncer un succès que je ne désirois pas. Mademoiselle Fidert jetta un cri de frayeur en apprenant que son mari alloit paroître. Je pensai comme Madame de Montcal qu'il falloit leur épargner à l'un & à l'autre le désagrément de cette entrevûe ; & n'ayant moi-même aucun fruit à tirer de voir Ecke, je pris le parti de le faire conduire dans ma chambre, où je donnai ordre qu'il fût gardé soigneusement.

De quelle utilité nous étoit-il en effet de l'avoir entre nos mains ? Nous n'avions point de vengeance à tirer de lui par des voyes basses, & nous étions encore plus eloignés de le livrer à la Justice d'Armagh, qui auroit pris connoissance aussi-tôt, non-seulement de la hardiesse qu'il avoit eue d'armer sans droit & sans autorité, mais de la mort de

Tostat qui avoit été tué par sa main. Dans le dessein où nous étions de faire casser son mariage, il étoit à souhaiter au contraire qu'il eût la liberté de produire ses défenses, sans quoi cette affaire auroit traîné en longueur. Et puis toutes sortes de Loix auroient fait un crime à Mademoiselle Fidert de livrer au châtiment un homme qui avoit commencé à prendre ouvertement la qualité de son mari. Cependant l'emploi dont j'avois consenti à me charger au nom du Roi, sembloit me faire un devoir de rendre compte de mes Prisonniers au Tribunal d'Armagh. Je ne vis qu'un moyen de finir cet embarras; ce fut de faire garder Ecke plus négligemment que je ne l'avois ordonné, & de lui faciliter sans affectation quelque voye pour se sauver. On m'étoit déja venu raconter que dans le ressentiment de se voir gardé avec cette rigueur, autant que dans le chagrin d'avoir manqué son entreprise, il gardoit un silence obstiné, qui dans un caractere tel que le sien étoit la marque de la plus noire fureur. Il pouvoit nous soupçonner de tous les excès dont il auroit peut-être été capable, c'est-à-dire, de penser à nous venger par nos propres mains, ou du moins par celles de la Justice. Et

qui me répondoit que dans cette crainte il ne s'oubliât point jusqu'à tourner les siennes contre lui même ? J'étois dans un pays où ces exemples étoient familiers, & ç'eût été une autre peine pour Mademoiselle Fidert & pour moi, qu'un événement de cette nature auroit exposés à mille fâcheux soupçons.

Enfin je me déterminai à lui laisser tant de facilité pour fuir, qu'il en profita dès la même nuit. Je voulus même que pour lui laisser le tems de s'éloigner, on ne répandît pas tout d'un coup le bruit de sa fuite. Il n'y eut personne qui ne fût persuadé qu'il étoit sorti du Château. Je l'étois moi-même, jusqu'à n'en pas ressentir le moindre doute le lendemain, après quelques recherches affectées dans les Campagnes voisines, je renvoyai à leur Garnison l'Officier & le détachement d'Armagh. Les vingt Cavaliers d'Eckén'étant pas plus à craindre que lui sans armes, je leur fis rendre la liberté & leurs chevaux, après leur avoir juré que leurs armes, dont je m'étois emparé pour la défense du Château, me serviroient à les punir sans quartier, s'ils s'arrêtoient un moment dans le Canton. Ils s'éloignerent promptement ; & je ne pus en douter, sur le

rapport de plusieurs personnnes que j'avois envoyées à leur suite. Deux jours que je crus devoir passer encore au Château, avant que de me rendre à Armagh, où la bienséance m'obligeoit de voir le Gouverneur du Château, & le Tribunal qui m'avoit confié la défense du pays, acheverent de dissiper toutes mes défiances. Je laissai ma femme avec Mademoiselle Fidert, sous la garde de deux de mes gens & des domestiques de la maison. Mais Ecke n'étoit pas si loin que je le pensois. Il n'étoit pas sorti du Château. S'étant caché dans un grénier, avec l'espérance de saisir quelque moment pour se venger, la faim l'avoit forcé d'en sortir la nuit suivante, & de s'adresser à la ferme du Château. N'étant point reconnu, parce qu'il avoit été vû de peu de personnes, il avoit obtenu non seulement de quoi satisfaire à ses besoins, mais un secours inespéré, qu'il n'avoit dû qu'à son adresse. Il avoit fait tomber le Fermier & sa famille sur ce qui s'étoit passé au Château ; & parlant de lui-même sans intérêt, il avoit donné un tour si spécieux à ses intentions, surtout après avoir relevé la grace qu'il avoit faite à Mademoiselle Fidert de l'épouser dans un tems où elle étoit sans

fortune, & même sans sureté pour sa vie, qu'il avoit disposé des esprits si simples à regarder la conduite de sa femme comme une ingratitude & comme une injustice. Il l'avoit excusée néanmoins en la rejettant sur les conseils de Tostat & sur les miens : enfin lorsqu'il crut les avoir touchés par ses fausses insinuations, il se fit connoître pour Ecke même, qui revenoit tenter par l'artifice & la douceur ce qui lui avoit si mal réussi par la violence, & il acheva de les gagner en promettant au Fermier de le faire Intendant du Château, & à ses gens de leur accorder d'autres faveurs, qui pouvoient les flater par l'intérêt ou par l'ambition. La résolution fut prise aussitôt de s'unir, pour me forcer de me retirer avec ma femme, & le Fermier promit d'engager le lendemain tous ses amis dans les mêmes vûes. Ma seule qualité d'Etranger étoit un prétexte, pour soulever contre moi les esprits en faveur d'un homme de la Nation.

Ecke leur marqua sa confiance en passant avec eux le reste de la nuit & tout le jour suivant. Si ses espérances augmenterent par la facilité avec laquelle il vit entrer dans son projet quelques uns mêmes des Paysans qui m'avoient prêté leur

leur secours contre lui, elles furent comblées le soir, en apprenant que je me disposois à partir le lendemain pour Armagh. Il n'avoit plus de résistance à craindre, & se croyant déja le maître du Château, il attendit mon départ avec impatience. Je partis en effet, & j'emportai si peu d'inquiétude, que suivant le conseil de Madame de Montcal, je pris avec moi nos quatre domestiques, par le seul désir de paroître avec un peu plus de distinction dans un pays où l'on mesure la grandeur par le faste. Mon dessein étoit de revenir le même jour: car toute ma sécurité ne me faisoit pas croire que je pusse m'absenter la nuit sans imprudence.

A peine fus-je éloigné des murs, qu'Ecke soutenu de huit ou dix Paysans s'introduisit dans les appartemens du Château. Tout y étoit si tranquille, que les domestiques de Mademoiselle Fidert qui avoient chacun leur occupation, ne s'apperçurent point du péril qui les menaçoit. Ecke, qui se promettoit de les gagner aussi, les arrêta successivement sans violence; & leur ayant expliqué ses intentions, il les disposa du moins à suspendre le choix du parti qu'ils avoient

à ſuivre, juſqu'à ce que leur Maîtreſſe eût déclaré le ſien.

Mademoiſelle Fidert & Madame de Montcal étoient encore au lit. Ecke ſe préſentant à ſa femme ſans s'être fait annoncer, la jetta dans une frayeur mortelle, qui ſe déclara auſſi-tôt par ſes cris. Madame de Montcal dont l'appartement étoit voiſin, ſe hâta d'accourir. Elle ne fut pas moins frappée d'un ſpectacle ſi imprévû. Ecke s'empreſſa néanmoins de la combler de politeſſe; & comme s'il eût eſperé de la mettre dans ſes intérêts, il s'adreſſa d'abord à elle pour lui déclarer dans quelles vûes il étoit au Château. Il proteſta qu'au milieu de tous ſes reſſentimens & de toutes ſes douleurs, il étoit toujours enflammé du même amour, & qu'il alloit renoncer à tous ſes deſſeins de vengeance, ſi ſa femme lui donnoit le moindre ſigne de tendreſſe & de réconciliation. Il devoit ajouter qu'il renonceroit de même à toutes les fureurs de ſa jalouſie; & ſi Mademoiſelle Fidert n'eût pas eu beaucoup de raiſons de prendre confiance à ſes promeſſes, elle auroit été plus embarraſſée du moins à ſe défendre de ſes inſtances. Mais lorſque dans le même mouvement avec lequel il venoit de parler

à ma femme, il voulut s'approcher d'elle & lui faire directement les mêmes protestations, elle le repoussa avec horreur. Les larmes & les sanglots qui lui coupoient la voix, ne l'empêcherent point de rappeller toutes ses plaintes; & lui parlant ouvertement de ce qu'il sembloit feindre d'ignorer, elle parut ferme à souhaiter qu'une si malheureuse union fût incessamment rompue. Il reçut ce discours comme une insulte; & retombant dans ses fureurs, la présence de ma femme ne l'empêcha point de les exhàler en injures & en menaces. Madame de Montcal m'a dit cent fois qu'elle avoit été touchée de ses premieres expressions; mais qu'après cet étrange passage des plus vives tendresses de l'amour à l'emportement le plus brutal, elle ne s'étoit plus trouvé que de l'aversion & du mépris pour un si dangereux caractere. Comme elle ne put douter néanmoins qu'il ne fût en état de se faire respecter par la force, elle fit signe à Mademoiselle Fidert de se contraindre; & tâchant de le ramener elle-même à des termes plus modérés, elle hazarda diverses questions qui pouvoient l'engager à l'aveu de son dessein. Il ne dissimula point que si sa femme ne consentoit pas

à ſceller leur mariage par une conſomma-tion publique, il étoit réſolu de l'enlever ſur le champ, & de s'abandonner à toutes ſortes de violences contre ceux qui entreprendroient de s'y oppoſer. Les Payſans, qui étoient d'intelligence avec lui, n'avoient pas manqué de lui découvrir les armes de ſes gens, parmi leſquelles il avoit reconnu les ſiennes; & s'il ne s'en étoit pas muni pour entrer dans l'appartement, il fit entendre aux Dames qu'elles n'avoient point de ſecours à eſpérer dans un lieu où il étoit le plus fort.

L'alternative parut ſi affreuſe à Mademoiſelle Fidert, & les circonſtances néanmoins devinrent bien-tôt ſi preſſantes, que dans une extrémité dont elle ne pouvoit ſe ſauver que par la diſſimulation, elle prit le parti de l'adoucir par une promeſſe qui étoit démentie au fond de ſon cœur pendant que ſa bouche la prononçoit. Après s'être donnée à lui volontairement, lui dit-elle, c'étoit ſans doute à regret qu'elle avoit penſé à rompre les nœuds de ſon mariage; & lorſqu'il auroit pour elle les ſentimens qu'elle croyoit mériter par ſa conduite, elle lui promettoit qu'il n'auroit point à ſe plaindre de ſa complai-

ſance. C'étoit s'engager beaucoup; mais il exigea d'elle auſſi-tôt des ſacrifices qui ne lui permirent point de ſoutenir long-tems un rôle ſi forcé. M. de Montcal eſt parti pour Armagh, lui dit-il; prions-le d'y demeurer. Si Madame, ajouta-t-il, en parlant de mon épouſe, ne peut ſupporter l'abſence de ſon mari, j'aurai ſoin de la faire conduire aujourd'hui ſur ſes traces, avec tous les égards qui ſont dûs à ſon mérite & à ſon ſexe. La mort auroit paru moins terrible à Mademoiſelle Fidert que le danger de ſe retrouver ſeule avec ſon Tiran. Elle recommença à ſe livrer aux larmes; & dans l'amertume de ſon cœur, elle rétracta nettement des promeſſes dont elle lui reprocha d'avoir déja violé les conditions. En vain Madame de Montcal, qui l'avoit engagée à les faire par divers ſignes, renouvella-t-elle tous ſes efforts pour lui faire ſentir la néceſſité de ſe contraindre; il fut impoſſible à la malheureuſe Fidert de faire plus long-tems cette violence à ſon cœur.

Ecke, qui n'attribua ſon obſtination qu'aux eſpérances qu'elle fondoit ſur mon retour, conçut qu'effectivement il n'avoit pas un moment à perdre pour ſe rendre le maître abſolu dans le Château

Il abandonna le dessein de l'enlevement, dont il sentit toutes les difficultés ; & s'arrêtant à celui de me renvoyer Madame de Montcal, il la fit partir sur le champ pour Armagh, sous la conduite du Fermier, qui s'étoit déja accoutumé à le regarder comme son Maître. Et pour garder apparemment quelques mesures avec moi, il lui marqua un regret fort vif de se voir obligé par la nécessité de ses affaires à se reposer sur ses gens d'un soin qu'il auroit voulu prendre lui-même. Mademoiselle Fidert, après s'être livrée aux plaintes les plus touchantes, s'évanouit en recevant les adieux de ma femme. Il n'avoit été permis à l'une ni à l'autre de prononcer un seul mot sans témoins. Ainsi Mademoiselle Fidert ne put tirer aucune consolation de ma femme, ni moi les moindres lumieres de Madame de Montcal sur les services que notre amie pouvoit attendre de notre zéle.

Mon chagrin n'en fut que plus vif en apprenant des événemens si contraires à mon attente. De quelque maniere que je pusse les envisager, il ne me convenoit point de faire le Héros de Roman, & d'aller contester à un mari les droits qu'il avoit sur sa femme. Madame de